

Scènes et récits de tempérance

R. P. Hugolin

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Préface

On raconte qu'un roi de l'antiquité voulant refréner les penchants belliqueux de son jeune fils, imagina de faire peindre dans une galerie de son palais une série de tableaux, dont chacun représentait un aspect nouveau des misères engendrées par la guerre.

Il y avait le spectacle sanglant et terrifiant d'une bataille, où des hommes aux prises s'entr'égorgeaient ; un champ de carnage après une mêlée : des milliers de malheureux gisaient ça et là, morts ou agonisants, pêle-mêle, têtes fendues, poitrines ouvertes, du sang partout ; une maison incendiée, et sur les ruines une femme pleurant, entourée de ses petits enfants ; une épouse en deuil avec de pauvres petits orphelins ; des villes dévastées, incendiées, des hommes mourant de faim, etc.

Au bas de chacun des tableaux le peintre avait tracé ces mots : voilà les fruits de la guerre.

On assure que le jeune prince, inexpérimenté mais de nature généreuse, frappé d'horreur par ces visions successives, s'appliqua à refréner ses penchants belliqueux et devint dans la suite un roi pacifique.

Il y a un fléau plus redoutable que la guerre, une passion plus terrible que la passion pour la guerre, et contre laquelle un grand nombre ne luttent pas pour la refréner, mais à laquelle ils livrent et leur corps et leur âme et leur vie : l'intempérance !

L'intempérance, ce monstre qui fait à lui seul plus de ravages, au dire d'un célèbre homme d'État, Gladstone, que la peste, la famine et la guerre réunies, ces trois fléaux classiques de l'humanité.

Les ravages de l'alcool s'exercent partout et de toutes les manières. Impossible d'énumérer toutes les misères physiques, morales et sociales causées par l'intempérance, parce qu'elles sont trop nombreuses, trop variées et trop complexes. Impossible de les décrire toutes – il y faudrait plus de volumes qu'une vie d'homme n'en pourrait écrire !

D'ailleurs, il faut voir de près ces misères, toucher du doigt les plaies domestiques et sociales produites par la boisson, pour seulement en pressentir les multiples ravages.

Et ce qu'il faudrait pour guérir à jamais l'humanité de la passion de boire, c'est une série de tableaux d'après nature des misères engendrées par l'alcool, et devant lesquels les hommes défileraient et liraient : voilà les fruits de l'intempérance !

Quel sujet varié de peintures empoignantes de réalisme fournirait l'alcool ! et quelle matière pour l'inspiration ! Où est l'artiste qui consacrera son art et sa vie à peindre une telle galerie ?...

C'est quelque chose d'analogue que nous tentons par ces récits. Ce sont aussi des tableaux qui, s'ils ne les peignent, du moins racontent quelques-unes des misères du buveur, la dégradation physique et morale causée par l'intempérance.

Au lieu de 24 récits que n'en eussions-nous cent, mille, dix mille ! Le sujet certes ne serait pas encore épuisé. La galerie est ouverte, à d'autres d'y travailler à leur tour et d'ajouter à la série.

Pour imparfaites qu'elles sont, ces histoires d'ivrognes auront peut-être déjà le bon résultat de faire réfléchir certains lecteurs et de leur inspirer, avec la crainte et l'horreur de l'alcool, la ferme détermination de ne pas donner dans ses pièges perfides.

C'est tout ce que nous souhaitons.

q

Chapitre 1 Navrante abjection

Il y a longtemps que ce souvenir me hante et que je me dis : je fixerai cette figure d'ivrogne. C'est avec des larmes dans le cœur que j'écris enfin ces tristesses.
Je n'ai jamais rencontré un ivrogne qui m'ait inspiré de la compassion comme celui-ci. J'ai vu l'intelligence, la générosité, la science et la gloire – ces grandes et nobles choses – traînées dans la boue, et dans cette boue resplendissant assez pour qu'on pût les y apercevoir et pleurer leur triste déchéance…

†

Le malheureux, qui est avocat, exerce sa profession dans une petite ville aux confins de la province. Il appartient à l'une des meilleures familles du pays et porte un nom célèbre. Il avait eu d'abord son bureau à Montréal, avec, pour associé, un homme devenu depuis l'une de nos gloires nationales.

Pendant que ce dernier, soulevé par ses talents et par la faveur populaire, montait aux plus hauts sommets de la politique, R… accablé de toute la besogne de bureau que son associé n'avait

plus le temps de partager avec lui, jeté lui-même par sa situation au milieu des clubs et des intrigues politiques, obligé d'être sur pied nuit et jour, pour doubler ses forces se mit à boire. Quelle fut dès lors son odyssée jusqu'au jour où il vint s'échouer à X... ? Je ne m'en suis pas informé. Mais les étapes successives en peuvent être aisément retracées. Devenu ivrogne, il perd, avec la raison et l'honneur, la clientèle de la société. L'autre ne veut pas que l'ignominie de l'ivrogne soit associée à sa propre célébrité ; la société est dissoute. R... livré à lui-même se livre à l'alcool. Il étale sa honte aux yeux du public et vit d'expédients ou de mauvaises causes, jusqu'au jour où celles-là mêmes faisant défaut, il débarque à X... pour y plaider, boire et donner à cette honnête population le spectacle de ses turpitudes.

Je dus aller dans cette petite ville au printemps de 19.. Dès mon arrivée, je ne sais trop à propos de quoi, on me parla de R... Il habitait alors un pauvre taudis, en un coin perdu de la campagne, avec un individu que sa femme avait abandonné. Ils vivaient là tous deux, isolés, apprêtant eux-mêmes leur nourriture. L'avocat descendait à la ville quand les besoins de sa profession l'y appelaient : car il avait des clients. J'appris plus tard, avec un vif sentiment de compassion et de respect pour l'infortuné, pourquoi il demeurait éloigné de la ville. C'était à seule fin de se tenir à distance des hôtels. Conscient de son abjection il voulait en sortir, se relever. Or, à proximité des buvettes, il ne pouvait s'empêcher de boire ; et quand il avait bu, grand Dieu, quelle dégradation ! Le seul tableau qu'on m'en peignait me navrait le cœur. J'ai retenu la scène suivante.

Un jour qu'il avait bu, des voyous s'emparèrent du misérable ; ils lui enlevèrent un soulier et un bas, l'affublèrent de haillons, et

lui mettant une corde au cou le menèrent par les rues de la ville. Et lui se prêtait à ces avanies. Il riait, chantait, titubait, tombait dans la boue, se relevait pour saluer les passants d'un geste lourd… Il passa devant les hôtels où il s'était enivré, et les infâmes hôteliers ne rougirent pas de leur œuvre, ils ne moururent pas de douleur et de remords. Sur le seuil de leur bouge, ils regardaient et riaient… N'ont-ils donc pas de conscience ces gens-là ?

Je me souviens d'une autre scène, si ignoble celle-là, que je ne saurais la raconter…

J'ai dit que l'avocat avait des clients. Il plaidait assez pour vivre et pour boire. Mais voici ce qui arrivait. Lorsqu'il devait plaider, les avocats de la partie adverse, plusieurs jours à l'avance, envoyaient des émissaires auprès de lui, avec instructions de l'entraîner à boire et de le saouler. C'était leur truc le plus ordinaire et le plus habile pour gagner la cause de leurs propres clients. Ceux de notre avocat, qui étaient très au courant de ces filouteries, tâchaient eux-mêmes de s'emparer de leur homme qu'ils gardaient à vue jusqu'au jour du procès. C'était à qui se saisirait de lui le premier. Ses clients avaient-ils cette bonne fortune, leur cause était gagnée, car les autres avocats n'étaient pas de force à lutter contre leur adversaire lorsqu'il était à jeun.

†

Ce fut à mon départ de ce pays pour retourner à Montréal, que je fis la connaissance du pauvre dégradé. Je revenais avec un pèlerinage pour Sainte-Anne-de-Beaupré. En arrivant à l'embarcadère j'aperçus un homme qui gesticulait et sollicitait l'attention

de la foule ; celle-ci se détournait en haussant les épaules avec des sourires de dégoût ou de pitié. C'était mon avocat. Petit de taille, maigre, les traits abattus, le teint jaune, la barbe courte et grisonnante, le dos voûté, la démarche lente et fatiguée… Par-dessus tout cela, un long habit à queue de morue d'un effet très comique, une casquette graisseuse dont quelque mauvais plaisant l'avait coiffé en l'assurant que cela lui allait à merveille (de nature bonne, il acceptait tout), des chaussures de modèles différents, et dont l'une bâillait. Et cependant, sous cet accoutrement ridicule et dans cette figure ravagée on devinait l'homme distingué que le misérable avait été autrefois. Il en restait quelques vestiges révélateurs, qui donnaient au dégoût une teinte de compassion et comme de respect. Véritablement on souffrait de voir cet homme tombé de si haut et si bas ; quelque chose d'intime et de fier en soi se sentait blessé, le corps avait comme un mouvement d'aller jeter un manteau sur ce déshonneur…

Or, l'ivrogne, d'une voix avinée, confiait aux voyageurs : « Je vais en pèlerinage à Sainte-Anne pour demander ma guérison. » Et il ajoutait aussi : « Je vais voir ma vieille mère que je n'ai pas vue depuis bien longtemps. » Sa mère ! sa vieille mère ! Oh ! ce nom sacré jeté ainsi en pleine foule… cela faisait mal à entendre, et il eut plus que de la compassion sur bien des visages de femmes…

Sa pauvre vieille mère ! Sur le bateau l'ivrogne vint s'asseoir à mes côtés ; il me parla de sa vieille mère. Elle lui avait récemment écrit ; il déploya sa lettre que je ne voulus pas lire, mais dont je remarquai l'écriture très distinguée. C'est une châtelaine que cette femme ; mais elle est pauvre et elle vit presque seule. Je me la représentai dans son manoir, s'absorbant durant de

longues heures dans les souvenirs lointains du passé – elle pouvait remonter bien haut, quatre-vingts hivers étaient passés sur son front. Un jour ce front avait été nimbé de la gloire qui commençait à rayonner sur son fils. C'étaient les beaux, les heureux jours… Puis le fils s'était mis à boire… la honte avait suivi, rejaillissant sur la mère. D'autres épreuves s'ajoutant l'une après l'autre à celle-là, la misère autant que la fierté avaient confiné la pauvre vieille mère au fond de ce manoir où elle achevait sa vie, pleurant le passé, espérant dans l'avenir, consolant ses deuils et affermissant ses espérances par la prière…

C'est à cette vieille mère qu'allait le fils coupable. Il parlait d'elle avec attendrissement. Je fis dans mon cœur des vœux pour que son séjour auprès d'elle ne fût pas pour celle-ci un nouveau sujet de tristesse et de larmes, mais pour qu'il la consolât par son repentir et par l'assurance d'un retour à une vie honorable.

Il allait aussi à sa mère de Sainte-Anne. Il allait à elle avec amour et sincérité ; il accomplissait un réel pèlerinage. Je le vis assidu au chant des cantiques et à la récitation du chapelet. Sainte Anne l'a-t-elle guéri ? Oh ! puisse-t-elle avoir opéré ce miracle…

†

Le hasard d'un voyage m'a fait croiser et connaître cette existence, assez pour la plaindre, beaucoup trop pour l'oublier. Le souvenir du pauvre misérable bien souvent traverse mon âme, et ce n'est jamais sans y mettre un sentiment de profonde commisération. Et la vie de cet homme, où s'accuse avec un relief si douloureux l'abjection produite par l'ivrognerie, me stimulerait à elle seule à lutter avec ardeur contre un vice ennemi de tout ce qu'il y

a de grand dans l'homme : le talent, la science, l'honneur, la dignité morale, la gloire…

q

Chapitre 2 Le sermon de Trucheau

Il n'y a pas à dire ; ça va être un fiasco. Il savait bien que la paroisse d'Orvilliers était renommée pour le nombre et la puissance d'absorption de ses éponges, et dans la voiture qui, voilà huit jours, à neuf heures du soir, par des chemins de novembre impraticables sous un ciel sans lune et pluvieux, l'avait amené cahin-caha de la gare au presbytère, le missionnaire s'était bien répété pour la dixième fois qu'il venait au-devant d'une rude besogne. Mais il ne s'attendait pas à un échec ! Et voilà, ça va être un échec, mais un échec… !

Jugez un peu :

C'est le matin du dimanche, jour de clôture de la retraite de tempérance, et sur les 956 communiants que compte cette paroisse de malheur, 23 chefs de famille, quelques douzaines de femmes et d'enfants, et 0 jeunes gens ont seuls donné leur nom à la société de tempérance !

Avez-vous jamais vu ça ?

Pour le missionnaire, c'est la première fois qu'il le voit… et il espère bien qu'il ne le verra plus. Mais en attendant, ça y est. Le fiasco sera carabiné.

— Mais, me direz-vous, ils n'ont pas suivi la retraite, les gens d'Orvilliers ?

— Ils l'ont suivie avec édification, et l'église à tous les exercices n'a cessé d'être pleine comme un œuf. Les commères cancanent même – et les hommes le remarquent aussi – qu'un seul individu n'a pas mis les pieds à l'église :

Trucheau, le plus endurci et le plus ivrogne de l'endroit. Mais il n'y va jamais à l'église. Même je vous dirai que si Trucheau n'est pas venu à l'église, ce n'est pas la faute du missionnaire. Celui-ci est allé relancer Trucheau jusque chez lui. Peine perdue. – « Trucheau à la mission ? Écoutez bien ce que je vais vous déclarer. Trucheau toujours a bu, Trucheau toujours boira. Et si ça peut vous servir à convertir votre monde, prêchez ça dans vos sermons… Trucheau a bu, Trucheau boira… »

Et ce n'est pas qu'au missionnaire que Trucheau a fait cette confession. Il l'a faite à qui a voulu l'entendre.

— C'est peut-être ce mauvais exemple, ce scandale qui arrête les gens…

— Seraient-ils assez moutons… Non, sûr que non…

— Mais alors, c'est que le prédicateur n'a pas su les prendre…

— Pas su les prendre ! Vous ne connaissez donc pas le père Antoine ? Le père Antoine, il n'a pas son pareil pour « prendre les gens. » Il missionne depuis vingt ans, connaît ses « canayens » sur le bout du doigt, et la grâce de Dieu l'accompagne dans toutes ses missions… Pas su les prendre ? Mais puisque je vous dis que l'église n'a pas cessé de se remplir à chaque exercice…

— Vous savez qu'il n'est pas facile de convaincre les gens qu'ils doivent renoncer à la boisson et entrer dans la société de tempérance…

— Pas facile… je vous crois ! Mais je vous dis que c'est le père Antoine, et le père Antoine a prêché des retraites de tempérance dans je ne sais combien de cinquantaines de paroisses, et partout les gens ont pris en masse la tempérance. C'est qu'il a su les convaincre…

— Vous m'en direz tant… que je ne comprendrai plus.

— Vous êtes comme le père Antoine. Il n'y comprend rien lui non plus.

La perspective de plus en plus nette d'un échec, à mesure que les jours s'écoulaient, n'a pas été sans le troubler un peu… beaucoup. Je dirai même qu'il a senti en son cœur quelque chose comme un sentiment d'humiliation…

Et comme ce sentiment vient encore de le mordre, le brave missionnaire fait devant Dieu un acte profond d'humilité : « Seigneur, oui, il est bon que je sois humilié ; je ne suis rien, et peut-être me suis-je parfois attribué une petite part des succès dont vous couronniez mes travaux apostoliques… Seigneur, je ne suis rien. À vous toute la gloire, de votre grâce tous les succès… »

Et le père Antoine se sent plus fort et le cœur plus libre devant l'échec inévitable… palpable…

†

Il est six heures. La cérémonie a lieu à 7 heures 30.

Et comme le missionnaire fait les cent pas dans le parterre du presbytère en attendant le souper, il aperçoit un rassemblement qui se forme non loin de là, devant une maison… « Tiens, qu'est-ce qu'il y a donc chez Trucheau… ? » Le père Antoine fixe les yeux et tend les oreilles dans cette direction… et de la grappe humaine qui bourdonne lui arrivent quelques paroles… « Trucheau est mort… on l'a trouvé mort… c'est épouvantable… »

Mort… Trucheau ! ! Le missionnaire en hâte rentre au presbytère pour s'assurer que le curé est parti, et au besoin pour courir chez Trucheau. Le curé était rendu.

— Ah ! mon père, commença la vieille ménagère, quel malheur ! On l'a trouvé mort… Il paraît qu'il est mort en boisson… C'est'y pas affreux…

Et Rosalie allait entreprendre un récit de l'affaire, lorsque le curé rentra.

— Mon père, Dieu vient de frapper un coup terrible. Tout le monde comprendra, j'espère…

— Voyons, racontez-moi cela. Le malheureux est mort subitement ?

— Voici. Hier soir, à la tombée du jour, un fabricant clandestin de whisky est arrivé dans la paroisse avec une charge de sa marchandise, dans l'intention de l'y écouler secrètement. Il prit son gîte chez Trucheau. C'étaient deux vieilles connaissances, et tous deux se valaient. Une partie de la nuit ils burent ensemble. Ce matin, au réveil d'un sommeil lourd, Trucheau, assure-t-on, a avalé coup sur coup cinq ou six bols de ce mauvais whisky. Ivre-mort il s'est jeté sur son lit, où il y a une demi-heure, par hasard,

on l'a trouvé trépassé, tandis que sur le plancher ronflait encore son empoisonneur. On me manda aussitôt, j'accourus, mais il n'y avait rien à faire. Le cadavre était froid depuis longtemps.

— C'est horrible.

— Et c'est providentiel…

— J'entends encore le malheureux ricaner : « Trucheau toujours a bu, Trucheau toujours boira. Et si ça peut vous servir à convertir votre monde, prêchez ça dans vos sermons… »

— Eh bien ! vous le prêcherez ce soir, mon père. Trucheau vous y a invité, et Dieu vous en fait un ordre…

†

Et le missionnaire le prêcha…

Qu'ajouterai-je ? Le sermon fini, la paroisse entière s'avança vers le sanctuaire pour prendre la croix de tempérance.

q

Chapitre 3 Jacquot

Jacquot a le vin – non, le whisky pieux. Il faudra en effet changer cette expression de vin pieux. Elle était juste dans l'antiquité, alors que l'alcool et ses cousins germains le whisky, le rye, le brandy, etc., étant inconnus, le genre humain devait se contenter de saoulades au vin. Mais de nos jours, qui donc s'enivre de vin ? On s'enivre d'air pur, de beaux paysages, de parfums, de musique

et de poésie. On s'enivre aussi de whisky, mais qui donc s'enivre de vin ?

Quand donc un pochard a des accès de mysticité, ce n'est pas d'avoir bu du vin, mais du whisky. Et notre Jacquot a le whisky et non pas le vin pieux. « Le vin, c'est bon pour les femmes. » Il en a pourtant goûté une fois dans sa vie, pour voir si ça grattait. Il a conçu de ce jour lointain un souverain mépris pour ce liquide sans mordant. « Le vin ? pouah ! de l'eau sucrée… »

Jacquot a le whisky pieux.

Quand il a bu, tous les péchés de sa vie montent à la surface du tonneau, en troupe pressée, et Jacquot veut se confesser.

Malheur à la soutane qu'il accroche ! Sur la rue, en tramway, dans les chars, sur le bateau, sur la place, dans la foule, peu lui chaut ; mais il faut qu'il se confesse. « Ah ! monsieur le curé – c'est souvent un cher frère – je suis ben coupable, je veux me confesser. »

Il pleurniche, il bave, se colle à monsieur le curé, fort ennuyé sous les regards du public des confidences de Jacquot. Dans ces moments il faut être énergique. On se redresse, le bras s'allonge en un geste autoritaire et indicateur, les sourcils se froncent, les yeux foudroient, et les dents en bataille saccadent : « Ivrogne, allez vous asseoir là-bas, sinon, je vous fais descendre du train. » Ça suffit généralement pour glacer l'amour subit de Jacquot pour monsieur le curé, stopper ses confidences… et se débarrasser de lui.

Mais Jacquot a le whisky pieux.

Il chante oremus, Dominus vobiscum et ite missa est au milieu des squares, devant un banc pour autel, son chapeau pour missel et tous les flâneurs de l'endroit pour assistance.

C'est la messe de Jacquot. Il n'en entend guère d'autres du jour de l'an à la Saint-Sylvestre. La police interrompt généralement le sacrifice à Bacchus en amenant au poste le célébrant et son chapeau, corps du délit. Au poste, Jacquot a le whisky furieux : il hurle comme un forcené dans un accès de delirium tremens.

Oui, Jacquot a le whisky pieux.

L'autre nuit, couché au fond d'un fossé profond, au bord de la route, sous la lune bien ronde et mille étoiles scintillantes, Jacquot, à travers son bégaiement baveux, chantait le tantumergo.

– Jacquot, es-tu fou ? qu'est-ce que tu fais là ?

— Ben, vous ne voyez pas ? regardez les cierges allumés ; c'est le salut, je chante le tantumergo pour la bénédiction.

...Tantumergo, hurla le chantre.

Jacquot a le whisky très pieux.

q

Chapitre 4 Un village infortuné

Belle-rive serait un village fortuné... D'abord le village occupe sur le grand fleuve, près de la grande ville, le site le plus enchanteur. En face, de l'autre côté du chenal, de longues îles vertes. Or, le

chenal touche au rivage et les grands steamers se font une coquetterie de le frôler ; de la grève et du bateau l'on se salue, et pour un peu ceux de Belle-rive donneraient la main aux Européens qui passent… Aussi loin que la vue porte, à droite et à gauche, de l'eau et des îles.

Et c'est tranquille ! une vraie béatitude. Sous le soleil brillant et le ciel bleu, le fleuve murmure d'aise et sur la grève gentiment clapote. Rien qu'à contempler ce tableau, rien qu'à entendre ce murmure, on se sent envahir par le calme et la rêverie.

Belle-rive serait une plage fortunée…

C'est le soir surtout qu'à Belle-rive le fleuve est magnifique. À la brunante un silence murmurant descend des cieux et repose sur la nappe d'eau. Celle-ci, légèrement creusée en petites lames courtes, ressemble, dans la lumière qui baisse, à une plaque d'acier frappée au repoussoir. Puis la lune monte. Alors une longue zone transversale miroitante barre le fleuve ; on dirait sur la surface irisée une averse de gouttes de lumière. C'est d'une grande richesse pour les yeux.

Oui, Belle-rive serait un site fortuné…

Le village n'a pas une longue grève sablonneuse, et l'on n'y vient pas se baigner. Mais du bord de l'eau part une verte pelouse qui s'étend au loin sous de grands ormes. Il y a aussi des bosquets charmants… des coins perdus… des sentiers cachés…

Belle-rive serait un village fortuné…

Belle-rive a un cimetière que baigne le grand fleuve. Ce cimetière, racontent les vieilles croix penchées, est peuplé des navigateurs de l'endroit engloutis dans les tempêtes de la mer et du

fleuve. Les flots ont roulé quelque temps leurs cadavres, puis ils les ont rendus pour qu'on les ensevelît dans le cimetière de Belle-rive. Le fleuve caresse leurs tombes avec de longs gémissements tristes.

Oh ! qu'il est doux pour les navigateurs de savoir qu'ils reposeront là, et cet espoir seul ferait de Belle-rive une plage fortunée…

Près du cimetière et lui servant d'enceinte, s'élève l'antique et toute petite église, au toit pointu, au long clocher peuplé d'hirondelles, aux murs lézardés, pleins de mousse avec des fleurs entre les pierres…

Le curé est vieux depuis longtemps, et bon, bon… à faire trembler, si les gens eux-mêmes n'étaient pas bons ; mais ils sont bons, et ils seraient des gens fortunés…

Mais voilà : Belle-rive n'est pas un village fortuné…

Non, malgré son site charmant sur le grand fleuve, malgré les belles îles vertes, malgré les splendides effets de lune sur la nappe d'eau, malgré le murmure des flots, malgré son cimetière caressé par les vagues, malgré ses pelouses, ses grands ormes, ses bosquets ombreux, ses sentiers cachés, malgré sa poétique église et son curé vieux depuis longtemps et bon, bon… malgré ses braves gens, non, Belle-rive n'est pas un village fortuné.

Et même, à cause de tous ces avantages, Belle-rive est un village infortuné…

Très infortuné Belle-rive.

Vous vous rappelez que le joli village n'est pas loin de la grande ville ? Or, un jour, ceux de la grande ville découvrirent

Belle-rive, et poussant un cri de plaisir, ils se dirent : Nous irons là tous les samedis et nous y resterons jusqu'au lundi matin. Nous y boirons, nous y ferons l'orgie. Nous envahirons de notre ivresse et de notre débauche le fleuve, la grève, les pelouses vertes, les bosquets ombreux… les sentiers cachés… les rues… Nous laisserons seule l'église à ceux de Belle-rive.

Cinq mauvais sujets entendirent ces paroles de ceux de la grande ville. Ils vinrent à Belle-rive, et là bâtirent cinq hôtels, déserts cinq jours et cinq nuits de la semaine, débordants de sales personnages, de blasphèmes et de chants immondes les deux autres jours et les deux autres nuits.

Et c'est comme cela depuis que Belle-rive a été découvert par ceux de la grande ville.

Le jour du dimanche, la nuit qui le précède et celle qui le suit, le village n'est pas aux siens, il appartient à la crapule de la grande ville et aux cinq hôteliers.

Le lundi matin, pelouses, bosquets ombreux, sentiers cachés… hôtels… regorgent d'individus ivres qui s'éveillent pour retourner dans la grande ville.

Alors ceux de Belle-rive respirent et sortent de chez eux, mais avec l'inévitable perspective du prochain dimanche. Et cela gâte tout le bonheur qu'il y aurait à habiter Belle-rive, à entendre la voix du grand fleuve, à s'y promener à la brunante, à contempler les effets de lune, à dire bonjour aux Européens qui passent, à s'asseoir sur les pelouses vertes, sous les grands ormes, dans les bosquets… à mêler sa prière à la plainte de la vague sur les tombes, à se recueillir dans l'antique église, à jouir du curé vieux

depuis longtemps et bon, bon !… Lui-même est bien malheureux de tout ce mal, auquel il ne peut rien et dont il gémit.

Belle-rive serait un village fortuné… Mais Belle-rive est le plus infortuné des villages assis sur les bords du Saint-Laurent.

q

Chapitre 5 Infâmes amis

Un journalier de la ville de X… avait pris la croix de Tempérance pour six mois. Il disait : « Si jamais je recommence la vie que j'ai menée autrefois, que Dieu me punisse. » Il fut fidèle à son engagement. Son temps expiré, tout fier d'avoir tenu parole au bon Dieu et du bonheur que six mois de sobriété lui avaient procuré ainsi qu'à sa famille, il se félicitait devant ses camarades.

Les infâmes !…

« Bravo ! lui dirent-ils. Viens prendre un coup. Tu mérites bien ça pour avoir tenu parole ; et puis, ce que tu dois avoir soif après six mois de tempérance ! allons, viens fêter ça. »

Il refuse. On réitère l'invitation ; il résiste. On le presse ; il tient bon. On se moque de lui… Il fléchit, il balbutie. On le prend sous le bras ; il cède, se laisse entraîner. Il voulait ne prendre qu'un coup, il en prit deux, cinq, s'enivra. Tous ensemble ils partirent du cabaret vers les onze heures, pour regagner le logis. En chemin, notre homme ne pouvant plus marcher tomba près d'un mur, où ses compagnons l'abandonnèrent. C'était dans la nuit du jeudi au vendredi 15 janvier. Il gelait très dur cette nuit. L'ivrogne

resta étendu sur la route une couple d'heures, exposé au froid. Sortant enfin de son lourd sommeil, il se traîna vers un poste de police qui n'était pas loin. Il demanda une voiture pour rentrer chez lui. « S'il en passe une on vous y mettra. » On ne songea pas à s'assurer que le malheureux n'avait aucun membre gelé ; on le plaça même auprès du poêle pour qu'il se réchauffât ! La chaleur acheva l'œuvre du froid…

Vers les cinq heures, comme aucun cocher ne passait, on en fit venir un qui conduisit le journalier à son domicile. Celui-ci, bien que dégrisé, ne put descendre sur ses jambes, qui ne le portaient plus : ses pieds étaient gelés, ses mains aussi. Il se traîna sur ses genoux et sur ses coudes avec des douleurs atroces. On le mit au lit, et quelques jours plus tard le chirurgien lui enlevait les deux mains, un pied et une partie de l'autre pied.

Le malheureux voudrait mourir. Imaginez en effet l'horreur de la situation ; être à la tête d'une nombreuse famille, être obligé de gagner la vie d'une femme et de plusieurs enfants, et n'avoir plus de mains ni de pieds ! C'est affreux.

Infâmes amis !

q

Chapitre 6 On suppose…

L'an dernier, par un jour pareil : un premier août, avec une atmosphère de plomb en fusion, sous un soleil brûlant.
Or à Québec, le 1er août de l'année dernière, je vis Blériot pour la dernière fois. Jamais il ne m'avait fait autant pitié.

C'était chez lui, un dimanche après-midi. Sa femme m'avait dit : « Je vous en prie, descendez donc aujourd'hui, vers deux heures, il sera à la maison, et tâchez de le convertir. » Je n'avais guère d'espoir, mais j'étais tout de même descendu. La femme avait tant de chagrin !

Je n'avais guère d'espoir, parce que déjà j'avais tâté du Blériot, et je n'avais rencontré qu'une andouille en cet ivrogne. Antoine d'un bout à l'autre. Il disait oui, et faisait non, et d'avance on savait qu'il ferait non, ayant dit oui du ton mol qu'aurait une andouille qui parlerait. Ce n'était pas méchanceté, ce n'était pas opiniâtreté à boire, ce n'était absence complète de volonté, d'énergie, incapacité totale d'efforts.

Et c'était pitié de voir ce gros homme – pourtant fort à la besogne de maçon – avoir autant de faiblesse devant la passion de boire.

Tout était sacrifié à cette passion. Le bonheur de sa femme, son bonheur à lui, la paix au foyer, l'avenir de deux anges qui grandissaient, sa position, sa santé…

Ce jour-là, je touchai toutes les cordes par un puissant crescendo. Blériot s'était confessé quelques jours auparavant, et l'occasion me paraissait propice pour tenter un suprême effort.

La scène est encore vivante à mes yeux. Un petit salon d'ouvrier, aménagé de babioles sans valeur et sans goût. Au centre, une table assez massive. Lui d'un côté, moi vis-à-vis ; la femme dans un coin, silencieuse, pleurant par intervalles.

Et lui aussi pleurait, devant les tableaux que je traçais de sa misère, et de la misère de sa femme et de ses enfants qu'il aimait.

Il pleurait, et c'était presque sa seule réponse à tout ce que je disais.

« ...Je comprends que j'ai tort... je vais essayer de faire mieux... Ah ! que c'est dur... J'aime bien ma femme pourtant, et mes enfants... Je promets de me corriger... » Réflexions et promesses rompant par ci par là la chaîne des sanglots.

La femme m'avait dit : « Le médecin lui a déclaré qu'il se tue à boire. Il a maintenant d'effroyables visions quand il a bu, et les jours suivants il ne peut travailler, parce qu'il tremble trop ; ses outils ne tiennent pas dans ses mains, et il a le vertige. »

Ce fut la dernière corde que je touchai. Après lui avoir rappelé la parole du médecin, je déclarai tout net que s'il continuait à boire il mourrait subitement.

Ce n'était pas un épouvantail dans ma bouche, j'énonçais mon intime conviction. Cet homme était d'une complexion à crever ainsi. Gros – je l'ai dit – hypertrophié du cœur – c'était clair au son gras de sa voix et au malaise de sa respiration –, tête en couleur rentrée dans un cou puissant et court, tout chez lui criait qu'une syncope le guettait au détour d'une ivresse.

Et sur l'assurance ferme de ma déclaration, l'ivrogne avait levé sur moi des yeux blancs, blancs... dilatés par l'épouvante...

Ç'avait été ma dernière parole, et la sienne avait été celle-ci : « Je ne boirai plus... »

Or c'était l'an dernier, par un jour pareil à celui-ci : un premier août, avec une atmosphère de plomb en fusion, sous un soleil brûlant...

Et tout cela s'est brusquement dressé devant mes yeux, à cent lieues de Québec, ce midi, à la lecture de la note suivante de l'Action Sociale, journal de Québec :

« Mort subite.

« M. Alfred Blériot, maçon, âgé de 35 ans, domicilié rue Massue, à Saint-Sauveur, est mort subitement hier après-midi. On suppose que cette mort soudaine a été causée par la chaleur. »

On suppose !...

q

Chapitre 7 En enfer

A Montréal, un homme fut ramassé ivre-mort sur la rue, en plein hiver. C'était auprès des usines du « Canadien-Pacifique, » on l'y transporta.
Or il faut savoir ce que sont ces usines. Il y a là, sous des voûtes sombres et vastes, des brasiers effrayants, des fourneaux énormes où la fonte boue, où des masses de fer fondent comme cire dans d'immenses chaudières, où des pièces de fer d'une grandeur prodigieuse se tordent comme des brindilles de bois. Partout des machines qui stupéfient par leur masse et leur puissance, des grues, des poulies, des chaînes d'une proportion démesurée, effrayante. Ici, le fer coule en lave bouillante, là, dans des cuves enfoncées dans le sol, le cuivre en fusion lance des flammes et des vapeurs vertes qui s'élèvent en spirales sinistres ; plus loin, des instruments broient le vieux fer : tuyaux, rails, comme des fétus de paille ; ailleurs des marteaux-pilons

s'abattent sur l'acier ardent, qui lance des milliers d'étincelles : telle une fusée qui éclate.

Le grondement de la lave, le grincement des poulies, le gémissement des soufflets ; l'eau qui siffle comme un reptile au contact du fer rougi ; les chaînes, les masses de fer qui s'entrechoquent, font un vacarme digne de l'enfer. Et au milieu de ce paysage d'enfer, des êtres qui circulent ; chemise ouverte, bras nus, figure et torse noircis, yeux ardents, cheveux en désordre, ces êtres, ces hommes, les ouvriers de ces usines ont l'air de démons. C'est au milieu de cet enfer et entouré de ces démons que s'éveilla notre ivrogne.

Il n'était jamais entré là-dedans, il se crut mort et en enfer.

Il se crut bel et bien en enfer, vous dis-je. Ses cheveux se hérissèrent, tous ses membres tremblèrent. Juste auprès de lui un pilon broyait une masse de fer rougi. Il crut que c'était un damné que les diables torturaient de la sorte. Il se jette aux genoux du diable qui manœuvrait le terrible pilon, et levant vers lui des bras suppliants et des mains jointes comme il n'avait jamais fait dans ses meilleures prières, il s'écrie avec un accent qui part du fond de l'âme : « Monsieur le diable, oh ! je vous en prie, ayez pitié de moi ! »…

Imaginez l'éclat de rire qui accueille cette prière ! Le pauvre homme, qui avait entendu parler des ricanements des démons à la vue des souffrances des malheureux damnés qu'ils torturent, n'est que plus terrifié par ce bon rire qui résonne à ses oreilles comme un ricanement satanique. Il répète sa prière avec plus d'ardeur, en versant des larmes et en se traînant aux genoux du brave diable. À la vue de cette scène étrange tous les diables de

l'usine accourent, et vous comprenez s'ils y vont chacun de leur rire infernal !...

Le pauvre ivrogne faillit en devenir fou d'épouvante. Il y avait de quoi. On eut toutes les peines du monde à le convaincre qu'il n'était pas encore en enfer, et ce n'est que lorsque la porte eut été ouverte et qu'il se retrouva dans la rue – une bonne rue de Montréal, toute couverte de neige et remplie de passants, que ses terreurs se dissipèrent complètement.

À l'usine on en rit encore.

q

Chapitre 1

C'était en 1849, à l'époque de la première et encore fameuse croisade contre l'intempérance. L'abbé Mailloux venait d'établir la Société de la Croix à Saint-Roch de Québec. Ç'avait été superbe et entraînant. – Si entraînant qu'au sortir de la cérémonie, dans un groupe de petits garçons, l'un d'eux proposa : « Si nous formions entre nous une société de tempérance... » La réponse fut un cri : Oui, oui ! – « Consultons d'abord le maître d'école, dit un autre ; il me semble que ce sera mieux. – C'est cela, allons en parler au maître d'école. » Ils y allèrent directement. Le digne instituteur dut être bien ému à cette proposition des enfants. Il les félicita, tout en ajoutant : « Je vais en parler à monsieur le curé : d'ici là, tenez-vous bien tranquilles. » Le jour même, monsieur le curé de Saint-Roch était mis au courant du grand projet, qu'il approuva.

C'était un lundi. « Je convoque les enfants à l'église pour lundi prochain, dit-il ; qu'ils apportent leurs croix de tempérance. »

Dans l'intervalle nos héros se fabriquèrent leurs croix – oh, des croix d'enfants, vous savez, pas plus hautes que cela, toutes petites, comme celles que le petit Jésus fabriquait en s'amusant dans l'atelier de son père nourricier saint Joseph. Les grandes croix de deux et trois pieds, c'était pour les hommes cela.

Que la semaine parut longue aux enfants ! Il n'arriverait donc jamais ce lundi ?... Il vint à son jour et les huit braves furent conduits à l'église par le maître d'école. Monsieur le curé les y attendait. Les enfants furent admis au sanctuaire par la porte de la balustrade, qui s'ouvrit pour eux... les petits cœurs battaient bien fort... Ce qu'ils étaient fiers ! Jugez donc : ils étaient reçus comme leurs papas, comme des hommes pour de vrai... Monsieur le curé était là pour eux, qui n'étaient que huit bien comptés... ils allaient recevoir la croix de tempérance, promettre de ne jamais boire, tout comme de grandes personnes !... Ils allaient à eux huit former une société de tempérance !...

Et la cérémonie commença... Ce qu'elle fut ? Mais ce qu'elle eût été pour de vrais hommes !... Les croix furent bénites, puis il y eut grand discours de monsieur le curé – un grand discours, vous dis-je, dont les enfants comprirent chaque mot et chaque idée, car monsieur le curé l'avait préparé pour eux ce beau grand discours...

Oui, ils comprirent parfaitement que l'ivrognerie est un vice très vilain, qui offense le bon Dieu, abreuve Jésus de fiel et de vinaigre, fait de la peine à la sainte Vierge et pleurer l'Ange Gardien – et non seulement l'Ange Gardien, mais aussi les mamans

et les sœurs… Ils comprirent que la boisson est une chose détestable qui ruine la santé, fait traîner les rues, rend paresseux et mauvais. « Voulez-vous, mes enfants, devenir comme ces malheureux pères de famille que vous connaissez, qui battent leurs femmes et leurs enfants, sacrent, gaspillent leur argent, et sont le déshonneur de toute la paroisse ? Oh ! mes enfants, vous voulez plutôt rester bons afin de devenir d'honnêtes citoyens, aimés du bon Dieu, chéris de leur famille et estimés de toute la paroisse… Pour cela, il faut rester sobres… »

Toutes ces choses allaient droit à l'intelligence et au cœur des enfants, car monsieur le curé avait une telle façon de les leur dire… Et puis, n'oubliez pas que c'est pour eux qu'il avait préparé son grand discours, monsieur le curé…

Quand il eut fini, il remit à chacun sa croix, qu'ils reçurent à genoux en la baisant. Puis il leur demanda s'ils voulaient, sur cette croix, s'engager pour la vie à ne pas faire usage de liqueurs enivrantes, avec la grâce et le secours de Dieu. S'ils le voulaient !… « Le promettez-vous ? – Oui ! » Et levant leurs croix au bout de leurs petits bras, les enfants promirent au bon Dieu, dans un geste aussi sublime que touchant, de s'abstenir à tout jamais de toute boisson enivrante…

Dans l'église, les mamans et bien des personnes que l'annonce de cette extraordinaire cérémonie avait attirées, pleuraient…

†

Braves enfants, je vous félicite. Vous venez d'accomplir une action généreuse et vous avez pris une résolution héroïque. Je vous admire. Mais, hélas ! je tremble en même temps pour votre

fidélité, qu'il ne vous vient pas même à la pensée de mettre en doute… Je crains beaucoup, beaucoup…

Vous allez grandir, et j'ai peur que le temps qui efface tout n'efface de votre cœur les impressions et jusqu'au souvenir de la cérémonie d'aujourd'hui.

Vous allez grandir, et les occasions, prenant pied dans votre existence, vont vous solliciter de manquer à votre engagement – vous vous direz : Bah, une promesse d'enfant…

Vous allez vieillir, et les misères dont cette vie n'est que trop pleine vous mettront le verre en main pour vous consoler et vous donner un peu de joie…

Oui, je crains pour l'avenir. L'homme est tellement rempli de misères, son cœur est si faible et si inconstant… Vous tous, qui avez pris intérêt à la généreuse démarche de ces enfants, ne craignez-vous pas aussi ?… Oh ! qu'il fait mal de se dire qu'un si bel épisode peut avoir pour aboutissant la vulgarité d'une vie de buveur, et que cet instant d'héroïsme sera peut-être suivi d'une existence lâche… Eh bien ! non, il n'en sera pas ainsi. Nos huit braves seront fidèles.

q

Chapitre 2

57 ans après, 1906. Le hasard d'une conversation m'avait appris le fait que je viens de raconter, et le nom du seul des huit héros qui soit encore vivant. Je voulus en entendre le récit de sa

bouche. Je le trouvai chez lui, avec sa femme et l'un de ses fils. Je fus reçu avec beaucoup d'urbanité, et nous causâmes. Oh ! la brave, heureuse et chrétienne famille que celle de ce tempérant. Celui-ci, bientôt un vieillard, n'en sera guère averti que par la blancheur auguste de ses cheveux. Car la santé, comme la joie et la paix sont empreintes sur tous ces visages. Et en entendant cet homme me raconter sa vie honnête et heureuse, j'avais l'impression que l'Esprit Saint planait sur ce foyer pour le combler des bénédictions qu'il promet aux familles sobres, et ces sentences en particulier me venaient à la pensée : « L'intempérance a fait mourir beaucoup de gens, mais celui qui s'abstient prolonge sa vie. » (Eccli. 31, 37). « La sobriété est la santé de l'âme et du corps. » (Id. 31, 37).

Ce n'est pas sans une fierté bien légitime que le père me raconta la fameuse cérémonie de l'église Saint-Roch, et de quelle sorte il avait tenu parole. J'appris à mon grand étonnement qu'il y a des gens qui ne sauraient pas même dire quel goût a la boisson !... Il est un de ceux-là, le déclare très simplement, et sa digne femme corrobore ce qu'il affirme. Il n'a jamais été malade, son fils l'a été une fois. Il fallait à celui-ci un « cordial. » Abstinent lui aussi il n'accepta que du café et fut guéri. Il est grand buveur de café, comme son père.

« Mais n'avez-vous pas rencontré bien des difficultés à tenir votre promesse si à la lettre ?

— Non. Sachant que je ne pouvais, que je ne devais pas boire, que c'était une affaire réglée, je n'ai jamais été tenté de le faire. Je n'ai jamais jeté que des regards indifférents sur les étalages de flacons aux devantures des buvettes. Je n'ai jamais eu la pensée d'entrer dans un bar. Tenez, mon père, il n'y a rien comme dire

un non résolu et définitif à quelque chose ou à quelqu'un pour fixer la volonté d'un homme et le soustraire à bien des sollicitations. Je n'ai jamais eu envie de boire, et quand on me l'a offert je n'ai jamais éprouvé d'hésitation à répondre : Merci, je ne prends rien. C'était naturel pour moi. »

Instruit par expérience que la sobriété donne la santé et rend heureux, le brave homme en conclut que tous les malheurs et toutes les morts prématurées sont dus à la boisson. Quand il apprend un de ces décès : « Tiens, vois-tu, dit-il à sa femme, c'est qu'il a dû boire. – Allons, tu portes encore un jugement téméraire »… C'est le seul défaut de l'excellent homme, et que Dieu lui pardonnera facilement. Il y a des défauts plus graves que celui-là, et qui font davantage souffrir les épouses…

†

Mais la croix, je voulais contempler la fameuse croix de jadis, la petite croix de l'enfant, car je savais qu'elle était conservée avec honneur et religion… On me la montra sous son globe de verre, et j'avoue que ce ne fut pas sans émotion que je l'aperçus. La mère me la mit entre les mains.

Haute de huit pouces environ, dorée à l'époque du mariage, elle dresse ses petits bras, enguirlandée de fleurs blanches et rouges : au pied, des souvenirs mortuaires. Que de souvenirs domestiques se rattachent à cette croix !… et comme, en la regardant, je comprenais mieux l'immense portée de ces paroles de nos évêques : « La vieille croix de bois noire, vénérée par nos pères »…

Certes, elle est vénérée celle-là, à l'égal d'une relique. Je vis que les yeux du père s'y attachaient avec une expression

indicible…

Après une heure de causerie, au cours de laquelle la brave famille me dit bien des choses bonnes et belles que je voudrais pouvoir toutes rapporter pour l'édification de mes lecteurs tempérants, je pris congé en disant que j'allais publier ce noble exemple dans la Revue.

Deux jours plus tard je recevais la visite de la mère qui venait m'offrir la fameuse croix pour me permettre de la contempler tout à mon aise. Elle avait remarqué l'intérêt que j'y avais pris. Mais j'eusse craint de les priver, même pour un jour, de cette relique de famille, et, très touché de l'attention délicate, je remerciai avec effusion. Du reste, j'en avais l'image nettement gravée dans mon esprit, et après cinq mois elle y est encore si vive que je pense n'avoir omis aucun détail – n'est-ce pas, chère madame ?

q

Chapitre 3 « Ça fait du bien où ça passe… »

Par cet argument unique, mais irréductible, – n'est-ce pas ? – Rigolard a pulvérisé tous les arguments que durant vingt ans il a rencontrés sur son chemin d'ivrogne.
« …La boisson, c'est fait pour être bu… ça fait du bien où ça passe… »

Ce qu'il l'a dite cette parole ! Ce qu'il l'a manié cet argument unique, mais irréductible – n'est-ce pas ?

Au cabaret, chez lui, aux amis, à ceux qui voulaient l'arrêter de boire, à 20 ans, à 40 ans, à jeun, entre deux hoquets… à satiété Rigolard a répété : « Ça fait du bien où ça passe »…

Le cabaretier souriait en homme entendu : « Ben sûr, que ça fait du bien où ça passe. C'te bêtise ! comme si la boisson c'était pour les animaux »…

Et sur le tremplin de cette assertion d'un homme entendu, les voix de rogomme des buveurs faisaient chorus : « Beau dommage que ça fait du bien où ça passe… La boisson, c'est pas pour les animaux, c'est pour le monde… »

Seulement, Rigolard ne s'est jamais demandé où elle passait cette boisson, et il n'a jamais suivi le cours des flots d'alcool dont il s'imbibait le gosier.

Son gosier était agréablement mordu par le whisky… Ça commençait à passer par là, et là s'arrêtait l'enquête de Rigolard. Pas curieux Rigolard !

Un jour, il s'aperçut que ça n'allait plus. Son manger, comme il disait, ne passait plus, lui… l'estomac lui brûlait… les rognons et le foie aussi allaient mal… ses mains et ses jambes tremblaient, et son cœur palpitait à propos de rien…

Évidemment, ce n'était pas la boisson qui causait cela. Rigolard ne songea pas un instant à l'accuser. N'était-il pas acquis que « la boisson, ça fait du bien où ça passe ? »

Pourtant, Rigolard, on te l'a assez dit : La boisson passe non seulement dans le gosier, mais encore dans l'estomac, à travers les rognons et le foie, et se mêle au sang du cœur…

« C'te blague ! Buvons pour se guérir… ça fait du bien où ça passe… »

Et Rigolard but jusqu'à quarante ans.

Rigolard, regarde aussi passer la boisson à travers ton foyer, charriant dans ses flots maudits le bonheur de ta femme, sa santé, la santé et l'avenir de tes enfants… Ce foyer misérable, où tout manque, c'est bien le tien ?… Cette femme amaigrie par les privations, qui pleure et qui souffre depuis son mariage, c'est bien ta femme ?… Ces enfants déguenillés et rachitiques, ce sont bien tes enfants ?…

« C'te bêtise ! la boisson ça fait du bien où ça passe… »

Oh ! l'argument unique, mais irréductible !…

Un jour, Rigolard, depuis longtemps ruiné et abruti par l'alcool, perdit tout à fait la dernière lueur de sa raison : « La boisson, ça fait du bien où ça passe… »

Si vous avez visité, voilà quelques années, la maison d'aliénés de la Longue-Pointe, vous avez certainement vu accourir à vous un être décrépit, voûté, aux traits hideux, et cet être vous prenant le bras vous a dit :

« Tiens, je vous l'avais ben dit, que la boisson ça fait du bien où ça passe. Regardez-moi. Je suis le roi des hôteliers… je paie la traite à tout le monde. Voulez-vous prendre un coup ?… »

Et il vous a tendu, en guise de verre, un vieux chapeau crasseux, dont les gardiens ne le peuvent séparer.

Et sur votre air de refuser, le pauvre fou est parti d'un éclat de rire :

« Est-t'y fou, celui-là ! comme si la boisson c'était pour les animaux… »

Rigolard est mort cinq ans après son internement.

Ce fut horrible.

S'étreignant brusquement la poitrine à pleines mains, il hurlait : « Du whisky ! du whisky ! Une tonne de whisky !… J'ai soif ! j'étouffe ! !… » Puis, dans une soudaine détente des bras, tendant son chapeau crasseux aux spectateurs : « Buvez ! buvez ! Le roi des hôteliers vous paie la traite… C'est du whisky, du bon whisky et du sang… du sang, du sang… » Et dans un rictus affreux il appuyait : « Ça fait du bien où ça passe… »

Puis des hurlements, des cris, des éclats de rire, des sanglots, des spasmes…

Et ses tortures, ses cris, ses éclats de rire, ses sanglots, les spasmes de son agonie coupés par ce refrain épouvantable en un tel moment :

« Ça fait du bien où ça passe… »

Ce fut la dernière parole du fou.

q

Chapitre 4 « La Kermesse… c'est nous ! »

A messieurs les marchands de liqueurs, au nom de la tempérance, grand merci !
Hein ?… Auraient-ils fermé boutique ? – Comme vous y allez ! –

Ne vendraient-ils plus que de l'eau claire ? – Hélas, il y a encore plus d'alcool que d'eau dans leur whisky. – Se seraient-ils constitués les champions de la tempérance ? – Ils l'affirment, mais il me reste un léger doute. – Auraient-ils pris des abonnements à « La Tempérance ? » – Méchant, va… oui, ils sont des abonnés pour la plupart, mais ils en ont pour leur argent. – Enfin, qu'ont-il fait qui leur vaille votre grand merci ? – Ce qu'ils ont fait ? Vous l'allez lire…

†

Pour lors il y a eu dans Hôtelville grande Kermesse de tempérance.

Dans son salon, madame la Présidente s'entend avec les dames de charité, ses aides dans l'organisation, pour la distribution de la besogne. Il s'agit de trouver les fonds, en argent ou en nature.

Entente cordiale sur toute la ligne.

Madame A. fera les épiciers.

Madame B. les industriels de son quartier.

Madame C. les bourgeois de la rue Saint-Denis.

Madame D. les institutions religieuses.

Etc., etc.

— Et vous, madame Dupré, que ferez-vous ?

— Et moi, dit la petite dame, je ferai les marchands de liqueurs.

Tableau…

– Les marchands de liqueurs ! toujours originale, madame Dupré.

— Mais c'est sérieux, et si madame la Présidente ratifie mon choix, je vole sur le champ à la victoire…

†

Pas ordinaire la petite madame Dupré. Avenante, très accorte, avec toujours l'air d'avoir trente ans, parlante, audacieuse, enjôleuse ! Oh ! elle n'en est pas à sa première œuvre de charité. Bazars, kermesses, banquets, patronages… ça la connaît. D'un dévouement, d'un dévouement… c'est bien là le secret de sa force. Rien ne la rebute. Chassée par la porte, elle reviendrait par la fenêtre ; mais il lui faut votre argent ! Capable d'arracher l'orphelin des mains rapaces d'un avocat, et un chèque de $25.00 des doigts crochus d'un usurier.

Telle est la petite dame qui se charge de rançonner les marchands de liqueurs au profit de la Kermesse de tempérance d'Hôtelville…

Non, pas banale l'idée…

… En route !

†

Chez Boivin et Boisbien.

— C'est à M. Boivin que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, madame, tout à votre service.

La quêteuse explique l'objet de sa visite, crânement…

— Alors, vous êtes dans la tempérance ? Eh ! bien, pour vous prouver que votre croisade ne me fait pas tort, je veux y contribuer pour $10.00… Vous paraissez étonnée ? Eh, si nous vendons moins de boissons fortes, par contre le commerce des vins et des boissons hygiéniques a doublé, triplé, et en somme le chiffre de nos affaires augmente. Vous travaillez pour nous, madame, je veux être reconnaissant. Peut-être aimeriez-vous mieux un chèque de $20.00 ?… Tenez, voici.

Et d'un.

†

Chez Rudart et Cie.

— Monsieur Rudart ?

— Moi-même. Qu'y a-t-il à votre service ?

— Vous savez, sans doute, que nous sommes à organiser une Kermesse de tempérance…

— Quoi ! encore une… Vous êtes la quatrième que j'aurais fait mettre à la porte depuis ce matin… Vous êtes effrontée, mademoiselle…

— Pardon, monsieur, c'est madame… Mais allez toujours ; je me nommerai dans un instant, et je me tiens assurée que vous ne me mettrez pas à la porte.

— Allons, ça tourne au drame… qui êtes-vous ?

— Je suis madame Dupré. Mon mari a l'avantage d'acheter de votre maison chaque mois pour un montant de $800.00…

Monsieur Rudart devint livide, puis violet… Il était debout, il s'assit pour ne pas tomber…

— Oh ! madame, se peut-il que je me sois mépris à ce point !… mille excuses… j'aurais dû penser… de grâce, oubliez ma réception… un peu froide… mais vous comprenez… Enfin, je suis à votre entière disposition… Combien vous faut-il ?… $20.00, $50.00 ?… Disons $100.00… Ce n'est pas trop… une aussi bonne pratique… pardon, une aussi bonne œuvre… oui, une belle œuvre, qu'il faut encourager… Je vous en prie, désormais ne manquez pas de vous adresser à moi pour vos œuvres de charité…

Et de deux.

†

Chez Ross. – Boniment ordinaire…

— Enfin, madame, l'objet précis de votre Ligue de tempérance ? Je suis un homme d'affaires, c'est-à-dire très positif, et je ne contribue à une œuvre qu'à bon escient.

— Très bien, j'ai toujours soutenu, aux réunions de notre Association, que nos ennemis, ce ne sont pas tant les tempéranciers que les hôteliers qui ameutent le sentiment public contre notre commerce par leurs infractions journalières et flagrantes à la loi des licences. Vous le voyez, votre œuvre est la mienne. Veuillez passer à la caisse et vous faire remettre $25.00. Charmé de vous être agréable, madame…

Et de trois.

†

Chez Champagne.

Le marchand gouailleur : – Vous vous trompez de porte, madame. Vous voyez bien qu'il n'y a ici que des tonneaux et des bouteilles. Vous êtes dans l'empire du démon de l'ivrognerie… Vous n'avez pas peur ?… Tenez, si vous voulez une caisse de gin… ça fera bon effet sur une table de votre Kermesse de tempérance. Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

— Oh ! mais, très volontiers, monsieur. Je vous prends au mot, j'accepte votre offre… si gracieuse. Je ne promets pas d'exhiber la caisse, mais je ne suis pas embarrassée pour si peu. Je suis certaine de la vendre à votre voisin… surtout si je lui explique de qui je la tiens et comment je l'ai obtenue… ce que je ne manquerai pas de faire… et je ne sais trop qui rira le dernier…

La plaisanterie ne tournait pas précisément du bon côté. Mais M. Champagne avait offert la caisse !… Au fond, c'était un bon garçon ; il se tira d'affaire galamment.

— Je vois que vous êtes bien dans votre rôle de quêteuse… Allons, je suis trop honnête pour vous envoyer chez le voisin. Je rachète ma caisse… votre caisse de gin. Il est juste toutefois que vous tiriez bénéfice de la vente… disons 100%. C'est le taux du bénéfice dans notre commerce… très avantageux, comme vous voyez. Au plaisir de vous revoir, madame.

Et de quatre.

Et de dix, et de vingt, et de trente !…

Car c'est bien trente marchands de liqueurs que rançonna la petite dame.

†

N’ai-je pas raison d’envoyer, au nom de la tempérance, un grand merci à messieurs les marchands de boissons d’Hôtelville ? Ils ont assuré le succès de la Kermesse de tempérance ni plus ni moins. Sans eux, fiasco. Avec leur concours… dévoué, succès monstre. Recettes, $5000.00. Je ne vous dirai pas pour quelle somme ils y ont contribué, car dans leur enthousiasme de tempéranciers tout frais, ils seraient capables d’enlever tout son mérite à la petite dame et de s’écrier : « La Kermesse… c’est nous ! »

q

Chapitre 5 Je mourrai à jeun

C’était un fier bûcheron. Il avait abattu les grands pins dans les chantiers du Témiscouata, du Saint-Maurice, de la Mattawa, du Keepewa et du Témiscamingue ; il avait flotté les billots sur tous les lacs et sur toutes les rivières du pays.

C’était un voyageur. Il connaissait les plaines de l’Ouest comme son village natal, et beaucoup mieux ; il avait sillonné toutes les mers, abordé aux cinq parties du monde, visité les principales villes d’Europe. Il avait fait les cent coups, frôlé des gens de tout acabit, et tout cela l’avait conduit à l’âge de cinquante ans.

— Homme de chantier, voyageur, marin dans les cinq parties du monde… quel rude buveur ce devait être !

— Monsieur, c'est en quoi vous vous trompez. Mon homme était le plus sobre parmi les sobres, comme vous l'allez voir.

Il avait vécu au pays du Malaga et au pays du Bourgogne, où le vin coule comme de l'eau, et il ne savait pas le goût du jus de la vigne.

Il avait voyagé dans les contrées de la bière, en Allemagne et en Belgique, et il n'avait oncques entamé un bock.

La Hollande l'avait vu mépriser son meilleur Schiedam, l'Angleterre son vieux whisky, et les Highlands écossais où il avait grimpé les scotch le plus irrésistible !

Il avait abordé aux rives de la Chine, dont les capiteuses liqueurs de riz ne l'avaient pas tenté.

La Jamaïque, la Jamaïque elle-même l'avait vu faire la moue sur sa fameuse eau de feu… Pour un Canadien !… Oui, avouez que mon homme était, parmi les sobres, le plus sobre…

— Mais dans les chantiers ? sur la drave ?

— Aussi abstinent. Les flacons de genièvre et de whisky s'empilaient vides au fond des bois, sous la cabane en bois rond, dans les anses des rivières, à l'endroit des campements, mais notre homme ne contribua jamais à les vider.

— Mais c'est un personnage fictif que vous nous présentez là !

— Pardon, il existe en chair et en os.

— Mais alors, c'est un héros !

— Nous sommes d'accord…

†

Or je sais de notre héros un mot sublime. Dans un village des bords du Saint-Laurent, il travaillait un jour de juillet à je ne sais plus quelle besogne de manœuvre. Le soleil et le travail étaient accablants ; sur le visage, sur la nuque et la poitrine nues du colosse la chaleur rayonnait et en ruisseaux coulait la sueur. Le malheureux mourait de soif. Accoutumé à toutes les imprudences, fait à toutes les audaces, le téméraire s'abreuve, d'un seul trait, d'un grand bol d'une eau glaciale.

L'effet fut instantané, terrible. Le colosse, foudroyé, tomba comme une masse. Ses compagnons l'entourent. Pendant que l'un d'eux court au médecin et un second au prêtre, les autres le transportent dans une maison voisine. Les plus avisés frictionnent de leurs grosses mains calleuses la victime, et lui appliquent des linges chauds au petit bonheur ; le reste de la troupe regarde faire, les bras pendants…

La maîtresse de céans prépare une ponce énergique.

À force d'être manipulé, frotté, le colosse soupire, ouvre les yeux…

— Vite, buvez cette ponce…

La chaude vapeur pénètre dans les narines du moribond.

— Il y a de la boisson là-dedans ?

— Oui.

Froid et sublime, l'homme murmure : J'ai fait vœu… je mourrai à jeun !

Il était trop vigoureux pour mourir encore. Du reste, n'eût-il pas été trop amer que ce brave, qui toute sa vie était resté plus fort que l'alcool – parce qu'il avait fait vœu – mourût d'un verre d'eau ?

Lorsque son histoire me fut racontée, tout dernièrement, il vivait encore, toujours aussi sobre.

q

Chapitre 6 Le dernier geste

Ramassé dans la boue, avec une large blessure à la tête, l'ivrogne a été transporté à l'hôpital, dans la salle commune.
Là, décrotté, lavé, pansé, il gît sur le lit matricule 27, d'une blancheur de neige.

Immense cette salle des souffrances de la plèbe, nombreux les lits matriculés. Adossés aux murs blancs, fermés par des tentures claires au spectacle des douleurs voisines, ils s'étendent sur deux longues rangées ; au milieu, un large espace tout plein du va-et-vient des religieuses, des infirmières et des visiteurs. Regorgeant aussi des plaintes, des sanglots, des cris et des appels suppliants qui s'échappent de toutes ces couches où gisent toutes les humaines souffrances.

Le no 27 va mourir.

L'ivrogne n'a pas recouvré la parole, ni ses sens ni sa raison.

Il va mourir dans son ivresse, mourir dans son péché, impuissant à le reconnaître.

Le corps rigide, le visage contracté affreusement, les yeux fixés vers un objet invisible, il est horrible à voir.

Ce qui est plus horrible c'est le geste du bras droit – seul signe de vie dans cette masse cadavérique.

Le bras s'allonge vers un verre imaginaire ; la main se ferme sur le verre, qu'elle ramène aux lèvres avides…

C'est régulier comme le grand pendule qui du fond de la salle lentement saccade en tics tacs implacables les suprêmes instants de cette vie qui s'achève.

Mouvement du bras en avant, tic tac… étreinte de la main, tic tac… détente du bras vers les lèvres tendues, tic tac… Un temps, deux temps, trois temps…

L'aumônier et deux religieuses sont à côté du lit, angoissés. Les religieuses à genoux supplient le divin Refuge des pécheurs de recevoir celui-ci… Ave Maria… Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostrae…

Le prêtre a déjà fait ce qu'il a pu, et sans trêve il recommence. Une âme à sauver ! !

— Je suis un prêtre… me voyez-vous ?… m'entendez-vous ?…

Sur la figure du moribond pas le moindre signe d'intelligence, mais l'insensibilité la plus absolue.

Seul le bras s'allonge vers le verre invisible, qu'il ramène aux lèvres goulues… Tic tac… un temps, deux temps, trois temps…

Rien, absolument rien à faire. Le démon-alcool possède ce misérable. Il ne reste plus qu'à absoudre sous condition tout en sup-

pliant la miséricorde infinie du Sauveur de venir en cette âme par des sentiers inconnus aux hommes.

À genoux près du lit l'aumônier joint donc ses prières à celles des religieuses : SanctaMaria... nunc et in hora mortis nostrae. Amen.

Et sans arrêt le bras recommence son voyage, aux étapes martelées par le tic tac du grand pendule.

. . . . . .

..

À présent le mouvement du bras se ralentit. Aux tics tacs réguliers du pendule ne répondent plus ceux du bras, devenus lents, irréguliers. C'est la mort qui approche.

Soudain le bras s'allonge pour saisir dans un suprême effort le verre invisible. Cette fois les doigts crispés éperdument l'ont saisi... Comme ils l'apportent aux lèvres affreusement avides, dans l'espace le bras reste figé...

— Que Dieu ait cette âme en sa miséricorde ! murmure, pâle de douleur, le prêtre.

Les religieuses éclatent en sanglots.

Le no 27 est mort.

q

Chapitre 7 Le jugement de Dieu

Un soir d'été, sous les arbres d'un presbytère de campagne, quelques prêtres et moi nous parlions ivrognerie, et chacun citait des exemples qui dénonçaient avec vigueur les ravages de la boisson : noyades d'excursionnistes, misère d'anciens hôteliers, déshonneur de familles, gaspillage de beaux talents, etc., etc. Un vieux prêtre raconta ce fait vraiment terrifiant.

Un ivrogne de la paroisse de Saint-J… disait, au grand scandale de tous : « J'en prendrai pourtant une fête un bon jour, mais une fête à tout casser. Vous me verrez revenir de X… et passer au grand galop de mon cheval à travers le village, devant l'église, les deux mains dans les guides, en chantant… Oui, j'en prendrai une qui fera parler. » Il se décida quelques jours après, et se rendit en voiture à X… (village voisin), où il y avait une auberge. Il y but tout le jour, et le soir venu, muni d'une cruche de whisky, il se mit en route pour retourner chez lui. Pendant le trajet il fit sans doute des libations répétées. Un passant le trouva, vers les neuf heures, endormi au bord du fossé. Il l'aida à remonter sur son siège, et, s'éloignant, il le vit boire encore. Que se passa-t-il ensuite ?… Le matin, des gens qui venaient de Saint-J… aperçurent, immobile sur la route, l'attelage de l'ivrogne : le cheval broutait un peu d'herbe qui croissait là. Étonnés, inquiets de ne pas voir le conducteur, ils s'approchèrent. L'ivrogne, étendu à côté de sa cruche presque vide, semblait dormir ; on le poussa pour l'éveiller, il était mort !… Il était passé, sans interruption, du sommeil à la mort, de cette vie à l'autre. Tel fut le verdict du coroner, qui attribua ce décès à l'orgie de la veille, cause trop évidente pour être dissimulée.

Le malheureux fut ramené dans sa voiture à travers cette paroisse qu'il avait quittée en criant qu'il allait prendre sa fête ! Les cultivateurs dans leurs champs et les femmes sur le seuil des maisons regardaient, consternés ou terrifiés, lentement passer le corbillard improvisé. Le misérable ne revenait pas, comme il s'en était vanté, au grand galop de son cheval, les mains dans les guides et chantant à tue-tête. Son cadavre n'entra pas à l'église. Le même soir, en grand secret, on l'enfouit en terre non bénite, dans le coin du cimetière réservé aux malheureux morts selon toute apparence dans l'inimitié du bon Dieu…

Sous la nuit qui tombait, il se fit un long silence… Sur nos têtes les feuilles frissonnèrent, et quelqu'un murmura : Jugement de Dieu.

q

Chapitre 8 Robichoux

Je ne veux pas d'ivrogne, pas de tapageur, chez moi !… Et vlan ! une main au collet, l'autre… ailleurs, le cabaretier aux larges épaules, au ventre en boule, jette à la porte Robichoux, qui roule dans la neige…

C'est bien la centième fois que Robichoux saoulé, désargenté et casseur entend le respectable aubergiste lui déclarer : « Je ne veux pas d'ivrogne, pas de tapageur, chez moi ! » et qu'il se voit ignominieusement jeté à la porte… et ce sera bien aussi la centième fois demain que Robichoux retournera au cabaret, accueilli par le sourire engageant du buvetier, pour être de nouveau saou-

lé, désargenté, puis expulsé par sa large main et par son large pied… lorsqu'il parlera de tout casser…

Pas de cœur dans la poitrine, Robichoux !…

Le cœur aux talons, l'aubergiste !

†

L'ivrogne s'est ramassé comme il a pu.. a retrouvé son casque roulé à dix pas… s'est retourné vers l'auberge qu'il apostrophe du poing et de la voix.

Puis grommelant il s'ébranle…

Il y a un bon mille du cabaret à la maison de Robichoux, et ce qu'il fait froid en cette nuit du 22 décembre ! L'ivrogne titube, tombe et se ramasse pour rechuter… il va comme ça, plus long-temps étendu que debout.

Sa maison a donc reculé ?… n'y arrivera-t-il donc jamais ?… Il sent le froid l'envahir ; chaque minute le fige, et voilà déjà trois quarts d'heure qu'il cherche son équilibre et son logis…

Et toujours il titube, tombe, se relève pour tomber encore…

Il est une heure, aucun passant attardé ne survient pour aider le malheureux.

À chacune des chutes de l'ivrogne, ses mains nues font une plongée dans la neige étincelante ou se collent à la glace du chemin.

Maintenant ses jambes, engourdies par l'ivresse, ankylosées par le froid, ne le portent plus debout. Robichoux ne marche plus que sur ses mains et ses genoux.

Il se traîne ainsi dans la neige et sur le verglas… longtemps… un quart d'heure ? une demi-heure ?…

Enfin ! la voilà sa maison !… Ô joie d'y arriver ! va-t-il se chauffer, se dégeler !

Il se rue sur la porte, qu'on lui ouvre… et roule sur le plancher.

Chauffez, chauffez le poêle !…

†

Une heure après, Robichoux affaissé par terre hurlait la douleur de ses deux mains, gelées jusqu'aux poignets…

C'était un spectacle affreux. Les mains tuméfiées, écarlates, crevées par endroits, ruisselaient la sérosité… le moindre contact des mains entre elles, ou des doigts sur le plancher faisait sursauter de rage le misérable. Il allait sans relâche des sanglots aux cris fous… c'était horrible.

« Il faut amputer les deux mains, » prononça le docteur…

Elles furent amputées.

Robichoux était père de six enfants…

†

† †

Devant le comptoir, deux mois plus tard, à l'auberge, vous auriez pu voir un homme accoudé sur le zinc, levant vers le plafond des moignons de bras à peine cicatrisés. Penché sur un verre, il buvait, buvait… avec une paille…

C'était Robichoux.

Et derrière le comptoir l'aubergiste aux larges épaules, au ventre en boule, digne, heureux, souriant…

Pas de cœur, Robichoux !

Le cœur aux talons, l'aubergiste !

q

Chapitre 9 Le père était ivrogne

Au mois de janvier dernier, sur la demande qu'on m'en avait faite, j'allais, rue X… no 178, visiter une jeune fille malade. Le no 178 est une pauvre maison de faubourg, un de ces misérables taudis refoulés hors des villes, près des dépotoirs, avec les scories et les rebuts sans nom.

Par la cour infecte et l'escalier branlant, j'atteignis la porte qu'on m'ouvrit. J'entrai : des nuages de vapeur, s'échappant de plusieurs cuves, embuaient l'appartement surchauffé ; des cordes tendues fléchissaient sous le poids du linge humide ; deux femmes lavaient.

« Tiens ! c'est jour de lessive ? »

La mère me dit : « C'est tous les jours lessive pour nous. Il faut bien gagner sa vie. On lave pour les autres…

— Qui donc est malade ici ?…

— Moi, mon père. »

J'aperçois, à travers la vapeur épaisse et chargée de cette senteur chaude et lourde de linge bouilli, une forme humaine étendue sur un canapé et qui lentement se soulève.

« Ah ! c'est vous la malade ? »

Je m'approche, et du premier coup d'œil, je reconnais la maladie trop évidente : la pauvre est hydropique. Elle n'a que vingt ans et souffre de son infirmité depuis dix-huit mois. Des palpitations du cœur sont venues compliquer la situation, de sorte que par prudence il a fallu, il y a quelques jours, administrer la malade qui peut mourir subitement d'un moment à l'autre. Elle le sait, s'y attend, sourit à la mort qui sera pour elle une délivrance, et sourit au visiteur…

La mère et l'autre personne avaient interrompu leur travail. Les planches cannelées demeuraient en repos, les rouleaux du « tordeur » ne tournaient plus, et les deux laveuses, les manches retroussées et la figure baignée de buée chaude, tournées vers moi, m'écoutaient.

De mon mieux je donnai à l'affligée quelques paroles de consolation et d'encouragement ; en me retirant, l'air stupide de la jeune femme qui lavait avec la mère me frappa ; je lui adressai une question, par bonhomie : « Êtes-vous parente de la malade ? »

La mère me répondit pour elle : « C'est ma fille aînée. Depuis l'âge de deux ans elle est paralysée du cerveau. Elle a fait sa première communion, mais elle ne communiera plus désormais qu'à l'article de la mort ; elle n'est pas capable de distinguer le bien du mal. Elle ne sait pas se gouverner : ainsi, elle laverait jusqu'à se faire mourir ; elle ne saurait pas s'arrêter d'elle-même. »

Pauvre mère ! me dis-je. Deux grandes filles, dont l'une est folle, dont l'autre va mourir.

« Avez-vous d'autres enfants ?

— Non. J'en ai eu cinq autres, qui sont morts jeunes. Ah ! ils sont au ciel ceux-là !… Je n'ai que ces deux filles.

— Et le père ?… »

C'est avec une instinctive appréhension que je hasardai ce petit mot inquisiteur : « Et le père ! »… Cette simple évocation jeta soudain la pauvre mère dans un monde intérieur, et voilà son visage de tristesse grave. Devant sa pensée se dressait visiblement une longue suite de souvenirs cruels ; ils ne mirent cependant dans sa voix qu'une expression de lassitude douce et d'accoutumance sans amertume quand, levant la tête, elle me répondit : « Ah ! le père, il boit… »

Il boit ! Je compris tout. Le père était ivrogne !… Il avait donné aux cinq petits enfants qui étaient morts tout jeunes, un sang vicié, des maladies qui les avaient tués presque vicié, des maladies qui les avaient tués presque en naissant. Aux deux survivantes il avait donné les germes de leurs infirmités : à l'une la folie, à l'autre l'hydropisie…

Le père était ivrogne ! Ah, je compris ce lavage quotidien, ces travaux mercenaires de l'épouse, ce service à la journée. Il fallait bien nourrir la famille que le misérable sacrifiait à sa passion…

La mère me l'expliqua d'un air résigné plus poignant qu'une explosion de colère, et qui me révélait mieux que ces paroles tout ce qu'elle avait dû souffrir pour en arriver à son actuelle insouciance. Sans révolte, sans éclat de voix, sans indignation, du ton

qu'elle eût parlé des malheurs d'une autre, devant l'idiote qui souriait béatement accoudée à sa cuve, devant la malade assise sur le canapé, elle me dépeignit les mœurs de son mari.

Éternelle histoire de tous les ivrognes ! Le sans-cœur laissait sa famille sans pain, sans feu. Au jour de l'an, sur les neuf piastres de son salaire, il en avait sacrifié trois à sa femme, donnant les six autres à sa passion. Quand il est ivre, c'est un tyran capricieux et brutal. Ne s'avisa-t-il pas l'autre jour, par un froid très rigoureux, de vouloir exposer sa fille malade au grand air de la rue : « Ça te fera du bien, » lui dit-il avec un ricanement bestial. La mère s'y opposa. Cette folie eut tué la pauvre infirme.

La malheureuse mère n'a plus la force ni la santé d'autrefois. Elle lave, elle lave toujours, mais ne mange presque plus. Son estomac est ruiné…

Je sortis le cœur navré de ce que j'avais vu et entendu. Pauvre femme, pauvres filles, père infâme ! « Heureusement, dis-je en sortant, qu'il y a le ciel après cette vie. » Je me retins pour ne pas ajouter : et qu'il y a un enfer !

†

J'avais des malades à visiter dans deux autres maisons. Je m'y rendis.

Dans l'une de ces familles, une enfant – la malade que je venais voir – était morte. La phtisie l'avait tuée. Et d'une. La mère était absente, je sus ensuite pourquoi ; ce fut le frère qui me reçut. Le jeune homme est infirme : enfant, il a eu les fièvres ; resté perclus d'une jambe, il ne marche qu'avec des béquilles. Et de deux. La grande sœur a été mise à la porte par sa mère pour une

chose très grave, résultat de son inconduite. Et de trois. Le frère aîné est ivrogne. Et de quatre. La malédiction pèse sur cette famille : le père est ivrogne…

« Ça boit de père en fils, » me dit le pauvre infirme, qui est, lui, un brave enfant. Le grand-père, qui demeure au lac Saint-Jean, est venu aux fêtes passer un mois avec nous. Tous les soirs il s'est saoulé. La grand-mère – que Dieu ait pitié de son âme – buvait également. Rien d'étonnant que le père boive ! »

Et le fils ivrogne donc, comment ne le serait-il pas ? Il se sent poussé à boire, et il gémit de cette inclination perverse. Un jour, après un excès de boisson, il déclarait à sa famille : « Je bois parce que mon père boit : j'ai du whisky dans le sang. »

Qui lui a appris cette épouvantable loi de l'atavisme ? Personne sans doute, mais il la sent qui brûle ses veines.

La mère, ai-je dit, était sortie.

Elle était allée se munir d'un mandat d'arrêt contre son mari. Elle avait cédé aux conseils de ses voisines et à la prudence. Car le mari, quand il est en boisson, est une brute. La hache à la main il veut tout détruire. Tout dernièrement il menaçait de briser une belle machine à coudre toute neuve. S'il reste encore quelques meubles sous ce pauvre toit, c'est grâce à l'épouse, femme de bonne taille, qui tient tête à l'ivrogne, l'accule au mur et le désarme.

Pauvre famille ! pauvres enfants ! quelles scènes lamentables se déroulent habituellement à ce foyer ! Une fillette de huit ans, la plus jeune de la famille, grandit au milieu de ces horreurs et de

ces tristesses. Elle est pâle, malade. Va-t-elle mourir comme la grande sœur ?…

Père infâme !…

†

Dans la troisième et dernière maison que je visitai, et qui regorgeait également de malades et de malheureux, j'appris que là aussi le père buvait.

Je suis sûr qu'en répétant l'expérience dans chacune de ces nombreuses demeures pleines de maladies, de misères ou de deuils, on trouverait presque partout cette même cause :

L'intempérance du père de famille.

q

Chapitre 10 Mort sans le savoir

Ivrogne, il l'était dans toute l'ignominie du terme. Vingt années passées à boire, à désoler sa famille, à gaspiller un beau talent, à se déshonorer, à se tuer ! Il y avait réussi, oh ! pleinement !…

Perdu d'honneur et de santé, méprisé de tous, le notaire vivait seul dans sa maison, triste foyer depuis longtemps abandonné par la femme et les enfants. Allez donc vivre avec une brute toujours avinée !…

Solitaire il vivait donc, dans de journaliers tête-à-tête avec ses flacons de genièvre. Il en vidait alors deux chaque jour.

Il cuisinait lui-même ses repas, du reste fort rares, étant donné qu'un buveur, selon le diction, ne saurait être un grand mangeur ; et l'on sait pourquoi. Fort simple également son menu : quelques patates bouillies. Il s'en préparaient pour plusieurs jours, et les mangeait froides.

Un jour, au sortir d'un de ces repas lourds et indigestes, il tomba foudroyé sur le plancher de la cuisine. Par un heureux hasard il fut presque aussitôt trouvé. On le transporta sur son lit. Le médecin appelé en toute hâte déclare que c'est la mort inévitable : une question d'heures.

Le prêtre accourt pour l'y préparer. X… depuis nombre d'années faisait ses pâques à la vérité, mais on peut le dire, entre deux ivresses. Voici de quelle manière l'ivrogne reçut une dernière fois l'absolution.

Tout d'abord il ne voulut pas entendre parler de sacrements, ne se rendant pas compte de la gravité de son état.

« Notaire, le temps presse.

— Mais je ne suis pas en danger.

— Écoutez. Le médecin déclare que vous n'avez plus que pour deux heures…

— Comment, comment, vous me faites trembler…

— Je vous dois la vérité. Vous n'êtes pas un enfant. De grâce, ayez pitié de votre âme, confessez-vous, il n'y a pas une minute à perdre !…

— C'est bon, c'est bon… »

Et le moribond faisant évacuer la chambre, reste seul avec le prêtre. Or, à peine ouvre-t-il la bouche qu'il tombe dans le coma et s'endort profondément…

« Notaire !… Oui, oui… »

Et le malheureux se rendort. Ce n'est que de peine et de misère, et en tenant éveillé le moribond par d'incessantes piqûres que le prêtre put le confesser – oh ! combien sommairement ! c'est dans cet état de demi-veille et de demi-sommeil qu'il l'administra.

Un notaire se présente pour recevoir les dernières volontés de son confrère. Il en vient à bout vaille que vaille… On met entre les doigts du moribond la plume pour qu'il signe : « Je ne puis », soupire-t-il, et la plume lui échappant des doigts, il expira…

« Cet homme, conclut le prêtre, celui-là même qui avait assisté le moribond, et qui me racontait ce fait, cet homme est mort sans croire et sans savoir qu'il allait mourir… Dans quel état a-t-il paru devant Dieu !… »

q

Chapitre 11 À la bouche d'un égout

Toute passion fait de l'homme qui se livre à elle un esclave – esclave qui n'a plus dans l'esprit d'autre pensée, dans le cœur d'autre désir, dans la volonté d'autre énergie que la pensée, le désir et l'énergie sauvage de servir sa passion et de la satisfaire. Il en viendra l'esclave d'une passion – peu importe laquelle – aux

extrémités les plus révoltantes et les plus honteuses pour lui donner sa pâture.

L'ivrogne, moins que les autres, échappe à cette déchéance morale et à cet humiliant oubli de sa dignité d'être humain. Qui n'a par exemple vu de malheureux alcooliques se faire mendiants au profit de leur passion ? Mais lisez ce fait : il en évoquera beaucoup d'autres semblables devant votre mémoire. Il m'a été raconté par un témoin oculaire, et absolument digne de foi.

†

En 1903, le monastère des Pères Trappistes d'Oka fut incendié. Or ces religieux fabriquant des vins de messe, et lors de l'incendie il y en avait dans une cave un certain nombre de barriques. La lueur de l'incendie attira d'assez loin une foule de personnes. Il se trouva dans le nombre quelques ivrognes, qui songeaient avec tristesse que tout ce vin allait être perdu… N'y aurait-il pas moyen d'en boire un peu ? ce serait autant de… sauvé.

Pénétrer dans les caves n'était plus possible. Le feu lui-même vint à leur aide. Les flammes ayant gagné les tonneaux, les travaillèrent si fort que bientôt le sol fut inondé de vin. Un tuyau d'égout passait par la cave ; le vin s'y engouffra et coula… jusqu'au gosier des ivrognes qui, le cou tendu et la bouche béante à l'extrémité de l'égout attendaient le… précieux liquide.

— Pas dégoûtés ?

— Hé ! hé !… Ils avaient tant et tant pris de coups d'appétit !

Chapitre 12 Veillée funèbre

Donc, il est mort, Joe leur copain, le troisième du trio d'ivrogne. S'est-il repenti de s'être tué à boire, d'avoir tant fait souffrir sa pauvre femme et ses enfants ? Toujours est-il que l'âme depuis cinquante ans immergée dans ce tonneau de whisky, en est enfin sortie pour paraître devant son Juge ; et que le cadavre est là, sur deux planches, rigide dans son habit noir : mains jointes, yeux clos, visage creusé, basané, laid…

Pour tentures mortuaires, des draps de lit. Sur une table, un crucifix entre deux cierges, de l'eau bénite avec un rameau pour en asperger le mort – de l'eau bénite et une grande bouteille de whisky…

Du whisky, car la veillée funèbre, cette nuit, est faite par Ripoche et Buvron, deux bons ivrognes, les deux survivants du trio maintenant brisé. Ne faut-il pas de la boisson pour se tenir éveillé ?… pour noyer son chagrin ?

Car ils ont bien du chagrin, Buvron et Ripoche, de voir leur ami sur deux planches, rigide, les mains jointes… (comme plus haut).

Leur chagrin est d'abord silencieux. Compassés sur deux fauteuils de salon, ils regardent le cadavre, tournant entre leurs doigts désaccoutumés un chapelet emprunté à la femme.

Le mutisme, l'inaction leur pèsent : ça ne peut pas durer indéfiniment ; ils risquent d'abord quelques réflexions, coupées de longs silences, de silences gênés.

« Pauvre Joe, crois-tu qu'il a été vite ! cinq jours au lit, rien que ça…

— Il est bien changé…

— De quoi est-il mort, sais-tu ?…

— Il paraît qu'il a attrapé du froid pour être resté couché dehors, et que ça a tourné en pleurésie. Il n'a pas pu la cracher et il en est mort.

— Pauvre Joe, ça me fait de la peine, je l'aimais bien…

— Moi aussi.

— Passe-moi donc la bouteille…

Tous deux boivent à même le goulot, longuement…

Silence. Puis, timide reprise :

« C'était un bon garçon…

— Et puis on s'amusait bien avec lui : il aimait à rire…

— Avec ça, pas de malice, il n'aurait pas tué une mouche…

— Il aimait bien à prendre un petit coup avec les amis…

— Tiens, passe-moi encore la bouteille… je crois que j'ai envie de pleurer… »

Et ainsi de suite, durant une heure.

Leur chagrin a vite sombré sous les fréquentes lampées de whisky… les silences sont moins longs… les voilà expansifs… ils ne sont plus rigides sur les chaises trop solennelles… Ils ba-

vardent et bavent comme au cabaret. Ils plaisantent, rient autour du cadavre, l'apostrophent avec des propos grossiers, burlesques…

Il y a quelque chose d'affreusement douloureux dans ce spectacle.

Soudain, Buvron a une idée.

« Dis donc, Ripoche, ce pauvre Joe, il ne boira plus ; on va lui payer la traite une dernière fois… »

Un rire épais, sans paroles, accueille la proposition. À deux ils saisissent le cadavre à bras-le-corps, le tirent du lit, l'appuient au mur… Pendant que Buvron, avec effort, le maintient debout, l'autre vide dans la bouche du mort le reste de la bouteille…

Ils n'en peuvent plus de rire. Le cadavre s'affale par terre, sa bouche rend le liquide…

Le matin, Ripoche et Buvron ronflaient sur le plancher, dans une mare de whisky, collés au cadavre qu'ils tenaient embrassé…

q

Chapitre 13 Cousu !… et pas de fil blanc !

Si vous rencontrez le père Michaud, demandez-lui qu'il vous raconte comment il a été guéri de sa passion pour la dive bouteille. Puis, sans attendre la réponse… sauvez-vous à toutes jambes !…

— La guérison du père Michaud sort donc de l'ordinaire ?

— Oh ! tout à fait…

— Mais pourquoi se sauver sans lui laisser le temps de raconter son extraordinaire guérison ?…

— C'est que le père Michaud a les bras et les poings solides…

— Oui-da ! mais alors…

— Curieux, va ! Je vois bien qu'il est plus simple de vous raconter l'affaire. Écoutez donc, et plus un mot.

†

Pour lors le père Michaud était un ivrogne de gros calibre. Depuis quand buvait-il ? Personne n'aurait pu le dire. Les anciens savaient seulement que « Michaud l'ivrogne » était son surnom depuis sa première culotte : héritage patronymique, sans doute…

L'ivrogne avait l'habitude du samedi soir. Vous savez ce que c'est ? Le samedi notre homme passait de l'atelier à la buvette, de la besogne à l'ivresse. C'était réglé comme le temps. Le samedi n'arrive pas avec plus de régularité à la fin de la semaine, que la brosse du père Michaud n'arrivait le samedi ; si l'on eût vu le bonhomme sur ses jambes un samedi soir, on aurait pu se demander si la semaine avait perdu son samedi en route. Mais personne ne se trouva jamais en face de ce problème embarrassant.

N'allez pas croire que la mère Michaud – car il y avait une mère Michaud – n'avait pas tenté de corriger son homme.

Elle avait remué ciel et terre.

Elle avait pleuré, gémi, supplié, grondé, crié, tempêté ; tous les saints du calendrier avaient tour à tour, puis tous ensemble, été

implorés en des neuvaines de neuvaines ; le bedeau avait vu plus d'une fois sa provision de cierges épuisée…

Et toujours rien, rien de rien, moins que rien. Je me trompe. La mère Michaud avait elle-même été améliorée par toutes ces épreuves et ces prières… et puis elle allait être enfin illuminée d'un trait génial et convertisseur… Mais n'anticipons pas.

…Où donc ai-je laissé le père Michaud ?… Ah ! j'y suis, à sa brosse du samedi.

Quand le bonhomme était complet, il retournait chez lui ; et chez lui, couché dans son lit, il cuvait son whisky en un somme profond, béat, grand comme le monde. Vous n'avez pas vu dormir le père Michaud, vous autres. Il dormait à poings fermés, les yeux en dedans. On aurait tiré du canon à côté de lui que pas un poil de sa barbe n'eût bronché ; on lui aurait placé une bouteille de whisky sous le nez que ses narines n'en eussent pas été plus émues que d'un verre d'eau… Non, mais ce qu'il dormait, vous n'avez pas idée de ça. Il faisait plaisir à voir.

Or vous savez – ou vous ne savez pas – que le bonheur vient en dormant ? Le proverbe l'assure, et le père Michaud le dirait également, si seulement il voulait raconter sa guérison. Le bonheur, alléché par un si beau sommeil, vint rôder auprès du lit du dormeur, un samedi soir, et se présenta à lui sous forme de…

— Sous forme de…

— Allons, ne dansez pas plus vite que le violon.

La mère Michaud en était arrivée à ce tournant de l'existence où une femme d'ivrogne choisit entre l'espoir quand même et le

légitime découragement. Allait-elle mourir sans avoir eu un mari sobre ?…

Avant de prendre le parti de la désespérance, elle se gratta le front une dernière fois. C'était justement un samedi soir, à côté du lit de son homme qui saoul comme un Polonais, dormait, dormait à poings fermés, les yeux en dedans… un vrai bonheur ! Une pensée géniale jaillit du front de la vieille. Il en est toujours ainsi quand on se gratte le front : on amène à fleur de cerveau quelque pensée, comme le soc qui déchire la terre amène au jour quelque racine…

J'ai dit que l'idée de la mère Michaud était géniale ; le père Michaud, lui, la trouva infernale. Vous autres, vous allez la trouver drôle…

La mère Michaud se leva comme mue par un ressort : « Attends, vieil ivrogne, j'ai ton affaire… »

Elle s'engouffre dans la cuisine, où durant une minute on entend le cliquetis des tiroirs qu'elle ouvre et qu'elle ferme… puis elle reparaît munie d'un rouleau de gros fil, d'une aiguille et de son dé. Vous voyez son plan ? En un tour de main elle enroule autour du corps, des jambes et des bras du dormeur les couvertures du lit, puis elle coud, elle coud… dix aiguillées de fil y passèrent…

Ô douceur d'une vengeance si longtemps inespérée !… Je me trompe, c'est une pensée de charité qui anime l'aiguille de la mère Michaud ; elle veut guérir un ivrogne.

En quelques minutes le dormeur fut ficelé, boudiné, momifié…

Alors, patiemment, savoureusement, elle attendit le réveil : tel un chat couve des yeux l'illusoire liberté de la souris dont il se joue. Elle avait dans les yeux, de la férocité… allons, de la charité, la mère Michaud.

Quand l'ivrogne eut fini de cuver son whisky, il s'éveilla, ouvrit un œil, les deux yeux, voulut se les frotter…

Nenni ! les mains étaient en prison, sous clef, sous drap, si vous préférez.

Il voulut s'étirer… Bernique ! en prison aussi les jambes…

À cet instant précis la mère Michaud entra en scène… avec un bâton…

Elle ne parla pas, mais le bâton parla très fort. Oh ! l'éloquence brutale des faits. Il parla aux épaules, à l'échine, aux bras, aux jambes, à tout le corps du prisonnier, qui hurlait de rage et de honte autant que de douleur…

Que voulez-vous qu'il fît ?

On ne fait pas toujours ce que l'on veut en ce bas monde. Oh ! s'il l'avait pu, le père Michaud aurait de grand cœur interverti les rôles, je vous en passe un papier… Mais souvent il faut se contenter de faire ce que l'on peut… et pour l'instant le battu s'en contentait faute de mieux… il criait.

Le colloque entre le bâton et sa victime dura bien cinq minutes. Le bâton cessa enfin de parler, la victime se tut aussi ; alors la mère Michaud prit la parole.

Il n'y avait pas de copieuses explications à donner pour faire comprendre à l'ivrogne ce qui venait de se passer… Aussi n'en

donna-t-elle pas ; mais elle tint ce langage :

« Michaud, je m'en tiens là pour cette fois. Mais écoute bien ce que j'ai à te dire avant que je te découse. Si tu te saoules encore, tu dormiras ; et si tu dors, je te coudrai – et quand tu seras cousu… la vieille ramena le bâton vers le dos du bonhomme…

— Aïe ! fit-il.

— Et maintenant, vas-tu me toucher si je te découds ?

— Non », ragea le pauvre battu, tout au désir d'être enfin libéré…

Ô merveille de conversion ! ce que les larmes et les reproches, les supplications et les cris, les neuvaines et les cierges n'avaient pu opérer en trente ans, le bâton l'avait obtenu en une fois.

Le père Michaud, au sortir de l'atelier le samedi, dans un cauchemar effrayant se voit cousu dans son lit, et la vieille jouant du bâton… brrr… il en a la chair de poule, et tout le whisky du monde ne pourrait le décider à affronter un si épouvantable réveil !…

Pour être exact je dois dire qu'il lui arriva bien encore une fois ou deux de se faire coudre… histoire de compléter la guérison qui d'ailleurs fut radicale. Jamais la cure Dixon ou la cure Mackay – voire l'Orrine – n'ont remporté triomphe aussi complet que le bâton de la mère Michaud…

Le père Michaud a conservé dans sa mémoire et un peu partout le souvenir cuisant de cette guérison…

C'est pourquoi, lorsque vous le rencontrerez, demandez-lui de vous raconter comment il a été guéri, puis, sans attendre la ré-

ponse, sauvez-vous à toutes jambes… car il a les bras et les poings solides, le père Michaud…

Mais il est doux pour sa vieille, qui l'entoure de petits soins pour lui faire oublier qu'autrefois… il a bu.

Et la mère Michaud est toute au bonheur de voir qu'elle ne mourra pas sans avoir eu un mari sobre…

q

Chapitre 14 Dans un nuage d'alcool

La boisson fait mourir, mais quel ivrogne, dans l'instant même qu'elle le tue, en veut-il convenir ?
Au cours d'une de mes missions, un vendeur de boisson doublé d'un buveur tomba malade, et malade à mourir, comme le déclara le médecin. On appela le missionnaire : je me rendis auprès du moribond. C'était un gros homme, bouffi, à la figure couperosée ; dans la petite chambre où il se mourait au sein d'une chaleur étouffante, on respirait un air lourd, empuanti d'alcool bien que le malade n'en eût pas bu depuis plusieurs jours.

Il allait trépasser, c'était clair ; et sa respiration pénible disait assez ce qui le tuait : la dégénérescence graisseuse du cœur, maladie commune chez les buveurs. L'alcool recouvre le cœur d'une couche épaisse de graisse, qui en gêne les mouvements et finit par les arrêter ; c'est la mort…

J'insinuai à mon homme qu'il se mourait d'avoir bu… Il se récria, faillit se fâcher… « Mais je ne suis pas un ivrogne ! je ne me

dérange jamais…

— Voyons, combien buvez-vous de petits verres par jour ?

— Peut-être sept ou huit verres de gin.

— Y a-t-il bien longtemps que vous buvez ?

— J'ai commencé lorsque j'ai pris le commerce des boissons, il y a six ou sept ans.

— Je prenais d'abord quelques verres de bière, puis je passai au gin… Ah ! je regrette bien d'avoir tenu ce commerce. Mais ce n'est pas la boisson qui me fait mourir, vous le voyez, mon père. »

Je voyais tout le contraire. Du reste, le verdict du médecin était formel : le malheureux se mourait d'avoir bu. Mais comme il m'importait guère de l'en persuader, je changeai de sujet, et lui parlai des affaires de son âme, qui pressaient beaucoup plus.

Il mourut au cours de la mission, qui était une mission de tempérance. J'admirai comme Dieu se sert parfois de certains ivrognes pour prêcher les autres.

Je n'assistai pas aux derniers moments du moribond. Un témoin me rapporta que son dernier hoquet puait le gin, ajoutant cette réflexion que l'âme du défunt avait paru devant Dieu enveloppée « dans un nuage d'alcool. »

q

Chapitre 15 La poitrine m'ouvre !

Ce dimanche-là, le bon vieux curé, comme à son ordinaire depuis que la croisade de Tempérance était commencée, avait prêché contre l'ivrognerie. Il ne se lassait pas depuis trois mois, le pasteur, de traiter ce sujet ; il y revenait chaque dimanche ; le prône y était consacré, le sermon aussi, et le catéchisme donc !...

C'est qu'il faut savoir que le curé de X... était payé, comme l'on dit, pour avoir l'alcool en abomination. Dans une paroisse toute petite, que le village à lui seul couvrait presque, quelque chose comme cinq cabarets – et des ivrognes, et des épouses malheureuses, et des misères ! !... un vrai ramassis de toutes les horreurs que peuvent déverser sur un coin de terre cinq cabarets acharnés à se faire concurrence.

C'était le cauchemar du curé depuis trente ans. Aussi, vous pouvez vous imaginer s'il avait béni Monseigneur l'Archevêque pour sa croisade de Tempérance !... Dieu prenait donc enfin son peuple en pitié... Et il avait recommencé de plus belle à tonner contre les boissons que depuis longtemps, devant la stérilité de ses efforts, il avait cessé de prendre à partie. Mais ce qu'il y allait depuis trois mois ! je ne vous dis que ça...

Ce jour-là, donc, il allait finir un sermon sur les châtiments qui attendent dès cette vie les malheureux ivrognes parce qu'ils ne cessent d'offenser Dieu... lorsque les fidèles le voient qui hésite... se trouble... se tait... Tous les yeux sont rivés sur la chaire... Ce ne fut pas long. Le pasteur sortant de son trouble, prononce d'une voix grave et recueillie ces paroles :

« Mes frères, je me sens pris subitement d'un mystérieux pressentiment… il me semble qu'un grand malheur plane sur la paroisse. Si vous le voulez, après la messe nous ferons ensemble le chemin de la croix, afin que Dieu éloigne ce malheur de nos têtes. »

L'assistance entendit ces paroles avec émotion et dans un profond silence. Après la messe tout le monde resta dans l'église… tout le monde, sauf deux individus : un hôtelier et l'un des plus forts ivrognes de la paroisse. Leur sortie scandalisa fort et fit trembler les fidèles…

†

Le chemin de la croix est terminé, l'église évacuée… la foule stationne sur la place et commente les paroles du curé… soudain arrive une nouvelle qui se répand comme une traînée de poudre : l'ivrogne sorti de l'église avant le chemin de la croix a été frappé de mort subite… Terreur et stupéfaction… les hommes pâlissent, les femmes joignent les mains, quelques-unes se trouvent mal…

La nouvelle n'est que trop véridique. À peine l'ivrogne mettait-il les pieds dans sa maison, où étaient restés quelques membres de la famille, qu'il s'écriait : « La poitrine m'ouvre ! la poitrine m'ouvre ! bandez-moi la poitrine !… » Il s'étreint avec une rage folle ; il se roule par terre, blasphémant et hurlant : la poitrine m'ouvre !… Il mourait en un instant.

Le misérable avait fui la miséricorde de Dieu qui le voulait à l'église, il avait rencontré, chez lui, sa justice qui l'y attendait, prompte, implacable, pour sanctionner le sermon.

q

Chapitre 16 Bravo, le fils ! Bravo, le père !

Huit jours durant le missionnaire a donné une belle retraite de tempérance. Presque tout le monde va prendre la croix, renoncer à boire… et le père Boisdur s'obstine à faire bande à part. La famille est désolée.

Ce n'est pourtant pas que le père Boisdur n'ait pas besoin de la tempérance.

Il en a bien besoin au contraire, et c'est précisément ce qui désole sa famille, et en particulier l'aîné des garçons, Henri, brave jeune homme de 24 ans.

Il ne crache pas sur un verre de boisson, le père Boisdur. Disons-le tout court : c'est un vieil ivrogne. Sa femme ne le sait que trop, et la paroisse également. Lui aussi en convient parfois. Mais ce qu'il aime boire ! C'est une passion, une obsession…

†

Aussi, depuis que la retraite est commencée, il est sombre, ne parle presque pas… Il suit assidûment les exercices pieux, et ne manque pas un sermon.

Il voudrait bien ne plus boire, c'est ce qui l'attire à l'église, mais il ne veut pas sincèrement, c'est ce qui le rend sombre et va, hélas ! l'empêcher de prendre la croix.

Non, il ne la prendra pas, malgré les lumières reçues, malgré les chaleureuses invitations tombées des lèvres du missionnaire.

Il ne la prendra pas ; il reviendra chez lui sans y apporter cette croix de bois noire, à l'encontre de tous les braves gens de la pa-

roisse et de bien des ivrognes, ses camarades.

Penser qu'il n'a pas eu envie de la prendre serait se tromper.

Quand il vit tous les hommes de la paroisse quitter leurs places, monter au sanctuaire en une interminable procession, et redescendre fièrement armés de la croix… Oh ! ce qu'il brûla d'envie de se joindre à eux !… Blotti dans un coin pour n'être pas remarqué, le cœur lui battait à se rompre. Le visage tourmenté par des sentiments contraires, il eût une fois un mouvement en avant… Il se ressaisit aussitôt…

†

« Père, j'apporte la croix à la maison. C'est vous qui auriez dû aller la chercher, vous le chef de la famille. Je n'ai pas voulu qu'il soit dit que la famille aura fermé sa porte à la croix ; c'est pourquoi je suis allé la chercher à votre place. Elle va régner dans la maison cette croix, et avec elle la tempérance. »

C'est Henri qui parle de la sorte, en tendant la croix qu'il apporte.

Le père baissa la tête sans dire mot. La croix fut accrochée au mur…

†

Le père Boisdur n'avait rien répondu aux nobles paroles de son fils, mais il était resté rêveur…

On le vit beaucoup moins souvent à l'auberge. Il ne s'enivra plus jusqu'aux fêtes qui approchaient. Comment allait-il passer les fêtes ? Grave question pour la famille.

Le matin du jour de l'an, la famille reçut la bénédiction paternelle, puis l'aîné prit de nouveau la parole :

« Père, la croix est dans la maison. Je l'ai prise, moi l'aîné, au nom de la famille. Je désire donc qu'aujourd'hui il n'entre pas une seule goutte de boisson chez nous. »

Ce fut tout. Mais ce fut assez. Il n'entra pas une seule goutte de boisson ce jour-là chez le père Boisdur. Mais celui-ci ?...

Eh ! il pleura comme un enfant, n'accepta nulle part le verre du jour de l'an, revint chez lui parfaitement sobre, s'agenouilla avec sa famille au pied de la croix, à laquelle il jura d'être toujours fidèle, et reprit le sceptre qu'il avait laissé porter par l'aîné.

Bravo le fils ! Bravo le père !

q

Chapitre 17 La croix des Martin

Le père Jérôme Martin vient de rendre le dernier soupir. Il est mort dans la paix du Seigneur, comme il avait vécu ; mort dans l'assurance calme d'une vie meilleure – mort les lèvres collées à sa croix de tempérance.

Ce fut très touchant. Quand il sentit que sa fin approchait, le vieillard fit décrocher de la muraille sa croix noire, et la fit déposer sur sa poitrine. Ses bras d'agonisant la pressèrent avec amour, et quand ses mains trop faibles furent devenues incapables de la soulever aux lèvres, alors la fidèle compagne de sa vie lui rendit ce suprême service.

Le père Jérôme Martin est mort, consolé, mais aussi emportant dans son cœur un immense chagrin. Sa croix noire n'aura pas d'héritier, parce que son fils Mathias, l'aîné et l'héritier de la terre ancestrale, de l'antique maison des Martin, en pierres roulées, au toit pointu flanqué de larges cheminées – une maison « du temps des Français », Mathias n'a pas pris la tempérance. C'est un buveur. La croix de bois sera mise en terre avec le corps du père Martin. Il semble au moribond que c'est l'enfouissement de son nom, de sa famille, de sa postérité. Au cimetière, le prêtre ne remettra pas la croix familiale à l'aîné des Martin, et celui-ci ne la rapportera pas dans la vieille demeure. Décrochée du mur pour aider le moribond à mourir, elle ira pourrir avec lui en terre, et désormais les murs de la vieille maison seront veufs de la croix ancestrale, qui y trônait depuis un grand demi-siècle…

Et comme il allait mourir le père Jérôme Martin avait levé vers Mathias ses yeux vitreux qui suppliaient et qui reprochaient, tandis que ses mains voulaient – mais en vain – soulever vers le fils la croix de bois noire… Et devant l'impuissance de son effort, et devant l'inutilité de ses regards suppliants de moribond, sur les joues creuses et exsangues du vieillard avaient roulé deux larmes…

Puis un râle – des soupirs espacés – un dernier soupir… et le père Jérôme Martin était mort…

†

Sous le ciel bleu, dans la lumière qui de minute en minute vibre plus fort en ce matin d'août, par le rang des Saules, lentement s'avance le cortège funèbre.

Très simple le cortège.

En tête le corbillard ; couchée sur le cercueil la croix noire ; puis les deux voitures des parents, et celles très nombreuses des habitants des Saules et des rangs voisins. Car le père Martin était estimé de tout le voisinage.

Chaque côté de la route, derrière les clôtures de perches, les moissons mûres inclinent leur tête vers le corbillard comme pour saluer le père Jérôme Martin.

« Ah ! père Jérôme Martin, nous avions rêvé d'être moissonnées par toi… Finie votre blonde prospérité… car le fils Martin boit… »

La poussière s'envole autour du corbillard, et, se collant aux vitres pour regarder… aperçoit le cercueil…

« Ah ! père Martin, le chemin poudreux te connaissait bien. Pour la dernière fois depuis quatre-vingts ans tu passes par ici… Le fils Mathias n'y passera pas longtemps, car il boit… »

La campagne bourdonne éperdument du chant des insectes, assourdi par le sol mat… Comme le cortège passe les grillons se taisent à demi, et au fin sommet des brins d'herbe grimpés curieusement regardent…

« Tiens, le père Jérôme Martin. Ah ! père Martin, tu ne nous apeurais point quand tu passais au pas de ta vieille jument… Mais le fils Martin, lui, ce ne sera pas la même chose… car il boit. »

Dans les prairies s'élèvent de minces filets de vapeur. L'œil suit leur ascension… et brusquement, à quelques pieds du sol, le soleil les happe, et le regard monte en vain cherchant le mince filet… Et la vapeur légère semble dire au père Jérôme Martin :

« Père Martin, voilà donc que tu disparais toi aussi, happé par la mort… Si le fils pouvait vivre aussi longtemps que le père… Mais, hélas ! il boit… »

†

† †

À l'église.

La cérémonie funèbre se déroule, lente et triste.

Après les prières chantées dans le vestibule du temple saint, l'entrée du cortège.

Hélas ! Mathias ne précède pas le cercueil, la croix en main…

Le prêtre, après les prières, a tendu la croix à Mathias – et celui-ci s'est détourné pour ne pas voir, tandis que les assistants lui jetaient des regards affligés.

— « Voyons, Mathias, dit le voisin de terre, un patriarche comme son défunt ami le père Martin, vas-tu faire cet affront à la croix ?… tu n'as pas peur ?… »

Mais le fils Martin s'est détourné pour ne pas répondre…

La messe.

Sous la voûte de la vieille église les chantres martèlent les chants funèbres… Le Requiem, le Dies irae avec ses notes sombres, ses cris suppliants, ses accents de confiance – qui tombent sur le cercueil comme les regrets et les prières de tous…

Mathias, la tête dans ses mains, cache sa douleur, et peut-être ses remords. Il aimait bien son vieux père, et puis les sanglots de

sa pauvre vieille mère qui pleure à ses côtés lui vont au cœur…

Il cache sa douleur et peut-être ses remords.

Mais aussi il réfléchit. Parfois ses mains s'entrouvrent, et ses yeux vont se fixer sur le cercueil, sur la croix qui dessus repose et tend ses bras…

Évidemment un combat violent se livre en l'âme de Mathias.

Ce combat, vers la fin de la messe et au chant de l'absoute, est trop évident pour qu'il échappe aux regards du curé qui officie. Les yeux du prêtre cherchent les yeux du fils Martin pour y glisser un encouragement – et cette fois Mathias ne détourne pas ses yeux pour ne point voir…

L'absoute est terminée, les porteurs s'avancent pour enlever le cercueil.

En cet instant suprême se produit un incident d'une émotion poignante.

Mathias, dans un effort violent sur ses hésitations, s'avance – non, se précipite vers le prêtre, tombe à genoux, et dans un sanglot s'écrie : « Donnez-moi la croix ! je prends la croix ! »

Et devant la foule témoin de ce spectacle émouvant, le prêtre, avec des larmes dans les yeux, prend sur le cercueil la croix et la remet au fils Martin.

La croix alla au cimetière, mais portée par le fils, en tête du cortège, et elle en revint pour continuer à trôner dans l'antique demeure des Martin, en pierres roulées, au toit pointu flanqué de larges cheminées, la demeure ancestrale des Martin, – une maison « du temps des Français. »

… Et Mathias Martin ne boit plus.

q

Chapitre 18 …Rapport aux enfants…

Prrrendre la tempérance… lui, Boistreau… ? Ah, mais non ! mais non ! ! mais non ! ! !…
Boire un peu moins… passe. Ça, Boistreau le veut bien. D'abord, boire ça coûte cher. Voyons, calculons un peu… 10 cents le matin, 10 cents le soir, une bouteille le samedi, quelques tournées par ci par là… 10 + 10 = 20… 20 X 7 = $1.40. $1.40 + $1.00 = $2.40… la traite… hum… mettons 60 cents par semaines… $2.40 + 0.60 = $3.00… $3.00 par semaine… Bigre ! $3.00 X 52 = $156.00… cent cinquante six piastres par année !… Potasse verte ! j'ai bien fait de calculer… Oui, c'est trop pour mes reins. Entendu, je vais surveiller ce chapitre…

Mais prendre la tempérance… c'est-à-dire se refuser désormais un petit coup quand il en aura le goût… renoncer aux joyeuses tournées à l'hôtel… n'y plus mettre les pieds… C'est crispant ce que le missionnaire demande là… Est-ce que par hasard l'hôtel serait devenu le vestibule de l'enfer ?… Mille noms d'un chien ! Boistreau est libre ; il ira à l'hôtel quand il lui plaira… On est homme ou on ne l'est pas, que diable !…

Prrrendre la tempérance… C'est bon pour Chose, qui est toujours saoul, et pour Machin, qui se tue à boire… Mais lui, Boistreau ? Pour qui le prend-on ?… Tiens, pour un ivrogne, parbleu… puisque la tempérance c'est pour les ivrognes…

Et cette bonne blague du missionnaire : Prendre la tempérance pour donner l'exemple… Tiens, pourquoi pas aller à la messe de six heures tous les jours et communier sept jours par semaine… pour donner l'exemple… Et avec ça, à qui veut-on qu'il le donne l'exemple ?… Aux ivrognes… évidemment… les buveurs d'eau et de thé n'ont pas besoin d'exemple.

Or lui, Boistreau, dirait à Chose : Chose, regarde-moi… tu sais, je pose pour l'exemple… je ne bois plus que du thé et de l'eau claire… tu vas faire comme moi, hein ?… Non, voyez-vous d'ici la scène… « T'es fou, Boistreau… En tout cas, moi j'aime mieux le whisky. Pose pour d'autres… »

Blague à part, est-ce qu'il ne le donne pas l'exemple, lui Boistreau ?… Que chacun fasse seulement comme lui… un petit coup de temps à autre… sans se déranger… et il n'y aura plus d'ivrognes… Il donne l'exemple de la modération… qu'on fasse comme lui…

Et puis, le voit-on, lui Boistreau, se ficher devant la paroisse… aller chercher la croix dans le sanctuaire… dans le sanctuaire ! !… le point de mire de tous les yeux de femmes de la paroisse !…

— Regardez donc, Madame Pointu, M. Boistreau qui va prendre la croix.

— Tiens, il veut faire mentir son nom.

…Poison de femmes !… Non, vous n'aurez pas Boistreau dans votre horizon visuel dimanche soir…

†

Ces réflexions, Boistreau les rumine en regagnant son domicile après un sermon de la retraite de tempérance.

Le sermon lui a donné sur les nerfs !... À travers la maison Boistreau marche énervé, maugréant... tombe soudain en arrêt devant un argument du prédicateur qui lui revient en mémoire... pour l'annihiler...

La femme, les enfants, n'abordez pas votre seigneur et père... je vous dis ça rapport à son humeur, qui est massacrante...

Et toi, mon petit Jules, si tu veux m'en croire, tu vas attendre à demain pour demander à papa ce que tu mijotes dans ta jolie tête blonde...

C'est qu'il a quelque chose à demander à son papa, le petit Jules. Il a entendu le sermon, lui aussi, et tout à coup, comme ça, il lui est venu en tête une grande lumière... Oui, il va demander ça à père, et père, pour sûr, va dire oui... Comment pourrait-il dire non ?... Si c'était Alfred ou Hélène encore... mais à lui... Jules... son père bien sûr va dire oui...

C'est que Jules est le chéri à papa... et il le sait bien le gamin... Son Jules, son Jules ! comme il l'aime Boistreau !... comme il est fier de ses succès à l'école des chers Frères !... Et quand, chaque soir, la petite main de l'enfant se cache, pleine de bons points, dans sa large main à lui Boistreau... ah, quel bonheur !...

Mais ce soir... non, Jules, écoute-moi... attends à demain...

Mais allez donc imposer, à un enfant, une nuit d'attente entre un désir et sa réalisation !...

— Papa, voulez-vous prendre la tempérance ?...

— Qu'est-ce que tu me chantes là, toi… mêle-toi de tes affaires !

Je te l'avais bien dit, petit Jules… attends donc à demain…

Durant quelques minutes, Jules… se mêla de ses affaires. Mais c'est ce soir qu'il veut la réponse de papa.

— Père, voulez-vous prendre la tempérance ?…

— Jules, veux-tu avoir la volée ?…

Voyons, Jules, il me ferait tant de peine que ton père te donnât la volée… attends à demain…

Mais est-il entêté ce gamin !… Le voilà qui retourne à la charge. Cette fois il sort ses grands jeux. Il y a certains mots et certaines caresses que l'enfant sait être irrésistibles auprès de son père…

— Petit père…

— Encore toi… Voyons, qu'est-ce que tu veux ?

— Petit père – et Jules se colle à son père assis, ses deux menottes caressant le rude visage…

— Allons, chéri, dis ce que tu veux… je suis pressé.

— Petit père, dis, tu m'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Mais oui, je t'aime bien…

— Moi aussi, je t'aime bien, petit père… Voulez-vous prendre la tempérance ?…

— Tu m'exaspères… Enfin, dis-moi pourquoi tu y tiens tant.

— J'ai pensé comme ça, en entendant le sermon ce soir, que tu devrais donner l'exemple…

L'exemple ! ?… Boistreau se l'était joliment démoli l'argument de l'exemple… Voyons toujours…

— Comment ça, l'exemple…

— Mais oui, papa, tu ne vois pas ?… C'est pourtant bien simple… Le missionnaire il a dit que les enfants ils sont exposés à devenir des ivrognes quand ils seront grands… Moi je ne veux pas devenir un vilain ivrogne… Je me suis dit : Si petit père il mourait sans avoir pris la tempérance, moi je n'aurai pas envie de la prendre, et je deviendrai un vilain ivrogne… Mais si petit père il prend la tempérance, Jules aussi il la prendra, et si petit père il mourait, Jules ne voudrait jamais prendre de boisson, pour faire comme son papa, qui avait pris la tempérance…

†

On a beau s'appeler Boistreau, être homme, que diable ! avoir fait un massacre d'arguments… s'être juré de ne pas se ficher dans l'horizon visuel de Mesdames Pointu et compagnie… tous les raisonnements et toutes les résolutions fondent comme cire au soleil devant un argument comme celui-là, douillettement enveloppé de « petit père » et de caresses en veux-tu en voilà…

Son Jules un ivrogne !…

Dans une vision subite et d'une acuité effroyable, Boistreau voit un jeune homme de vingt ans… débauché… roulant de buvette en buvette… le blasphème plein les dents… ignoble de gestes… l'insultant, lui, Boistreau…

C’est son fils, son Jules !

Alors, les yeux pleins d’éclairs, et sauvage d’énergie, le père saisit son enfant… il le serre éperdument contre sa poitrine… comme pour le défendre contre l’ennemi…

L’exemple, l’exemple… Ah ! il comprend que Chose et Machin ne sont pas les seuls qui en aient besoin… Il y a aussi ses enfants, son Jules…

Une larme perla aux cils de Boistreau, et comme il dépose par terre l’enfant :

— Mon chéri, tu ne seras jamais un vilain ivrogne. Ton père va te donner l’exemple. Demain il ira chercher la croix de tempérance.

Et voilà comment, le lendemain soir, dimanche, Boistreau, rayonnant de fierté et d’âpre courage, entrait dans le sanctuaire et s’armait de la croix noire…

— Madame Pointu, regardez donc M. Boistreau qui va prendre la croix.

— Et bien, mon mari aussi la prend… rapport aux enfants, que je lui ai dit…

q

Postface

Ce n’est pas une préface qu’il fallait à ces récits, mais une postface qui en indiquât la portée morale.

Car ils ne veulent pas seulement vous avoir intéressés, ils aspirent à vous être utiles.

Ils vous crient l'ignominie du buveur, l'abrutissement de son intelligence, l'extinction en lui du sens moral, la dégradation physique engendrés par l'ivrognerie. Ils proclament l'épouvantable loi de l'atavisme alcoolique, ils rappellent la fin malheureuse des buveurs, dénouement trop fréquent et trop juste de leur vie.

Faibles rayons d'espérance émis par ces histoires, deux conversions d'ivrognes seulement !

Ah ! c'est que les réalités tristes et sans espoir sont, hélas ! de beaucoup les plus communes dans le monde des intempérants !…

La leçon finale ?

Tout d'abord sondez le terrain sur lequel vous marchez pour vous bien assurer que vous ne descendez pas la pente qui mène du petit verre à l'alcoolisme – pente douce, insensible, fatale.

Si cet examen de conscience vous révèle que vous êtes sur le bord de l'abîme… oh ! je vous le conjure au nom de vos intérêts les plus chers, au nom de votre salut éternel, stoppez, rebroussez chemin : sinon, vous êtes un homme perdu…

Si au contraire l'examen vous rassure, remerciez Dieu, puis renouvelez en vous l'horreur de l'alcool et la crainte de ses pièges.

Tous, fuyez l'alcool comme un serpent, redoutez l'ivresse comme le démon, regardez l'habitude de la boisson comme impossible à rompre sans un miracle de la grâce…

Puissent ces quelques récits raviver ces sentiments ! Puissent-ils affiner votre prudence et tremper votre énergie !

R. P. Hugolin, O. F. M.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/hugolin_r_p_-_scenes_et_recits_de_-temperance/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.